

La Boétie

*Discours de la servitude volontaire*¹

ou

Le Contre un

1.« D’auoir plusieurs seigneurs aucun bien ie n’y voy,

« Qv’un sans plus soit le maistre, et qu’un seul soit le roy ; »

Ce disoit Vlisse en Homere parlant en public. S’il n’eust rien plus dit, sinon,

« D’auoir plusieurs seigneurs aucun bien ie n’y voy ; »

c’estoist autant bien dit que rien plus : mais au lieu que pour le raisonner il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouuoit estre bonne, puisque la puissance d’un seul, deslors qu’il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable ; il est allé adiouster tout au rebours,

1. Ce texte propose la version originale du *Discours de la servitude volontaire*. La modernisation de ce texte se trouve dans la rubrique « Textes » sous le titre « La Boétie – DSV – Modernisation ». Les numéros en gras sont des ajouts pour mieux comparer les deux séries de textes.

« Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul soit le roy. »

Il en faudroit d'aventure excuser Vlisce, auquel possible lors estoit besoin d'vser de ce langage pour appaiser la reuolte de l'armee conformant ie croy son propos plus au temps qu'a la verité. **2.** Mais a parler a bon escient c'est vn extreme malheur d'estre subiect a vn maistre duquel on ne se peut iamais asseurer qu'il soit bon, puis qu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauuais quand il vouldra: et d'auoir plusieurs maistres, c'est autant qu'on en a, autant de fois estre extremement malheureux. Si ne veux ie pas pour ceste heure debattre ceste question tant pourmenée, si les autres façons de republique sont meilleures que la monarchie: ancor' voudrois ie scauoir auant que mettre en doute quel rang la monarchie doit auoir entre les republicques, si elle en y doit auoir aucun; pource qu'il est malaisé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement ou tout est a vn, mais ceste question est reseruée pour vn autre temps et demanderoit bien son traité a part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

3. Pour ce coup ie ne voudrois sinon entendre comm'il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelque fois vn tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent; qui n'a pouuoir de leur nuire, sinon tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne scauroit leur faire mal aucun, sinon lors qu'ils aiment mieulx le souffrir que lui contredire. Grand'chose certes et toutesfois si commune qu'il s'en faut de tant plus douloir et moins s'esbahir, voir vn milion d'hommes seruir miserablement aiant le col sous le ioug non pas contrains par vne plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmes par le nom seul d'un, duquel ils ne doiuent ni craindre la puissance puis qu'il est seul, n'y aimer les qualités puis qu'il est en leur endroit inhumain et sauuage. **4.** La foiblesse d'entre nous hommes est telle, qu'il faut souuent que nous obeissions a la force, il est besoin de temporiser, nous ne pouuons pas tousiours estre les plus forts, doncques si vne nation est contrainte par la force de la guerre de seruir a vn, comme la cité d'Athenes aus trente tirans, il ne se faut pas esbahir qu'elle serue, mais se plaindre de l'accident: ou bien plustost ne s'esbair ni ne s'en plaindre mais porter le mal patiemment, et se reseruer a l'aduenir a meilleure fortune.

5. Nostre nature est ainsi que les communs devoirs de l'amitié emportent vne bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de reconnoistre le bien d'ou l'on l'a receu, et diminuer souuent de nostre aise pour augmenter l'honneur et auantage de celui qu'on aime et qui le merite ; ainsi doncques si les habitans d'un pais ont trouué quelque grand personnage qui leur ait monstre par espreuue vne grand'preueoiance pour les garder, vne grand'hardiesse pour les defendre, vn grand soing pour les gouverner ; si dela en auant ils s'appriuoisent de lui obeir, et s'en fier tant que de lui donner quelques auantages, ie ne scay si ce seroit sagesse, de tant qu'on l'oste de la ou il faisoit bien pour l'auancer en lieu ou il pourra mal faire. Mais certes sy ne pourroit il faillir d'y auoir de la bonte de ne craindre point mal de celui duquel on n'a receu que bien.

6. Mais o bon Dieu, que peut estre cela ? Comment dirons nous que cela s'appelle ? Quel malheur est celui la ? Quel vice ou plustost quel

malheureux vice, voir vn nombre infini de personnes, non pas obeir mais seruir; non pas estre gouuernés, mais tyrannisés, n'aians ni biens, ni parens, femmes ny enfans ni leur vie mesme qui soit a eux, souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'vne armée non pas d'vn camp barbare contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie deuant, mais d'un seul; non pas d'vn Hercule ny d'vn Samson, mais d'vn seul hommeau, et le plus souuent le plus lasche et femelin de la nation; non pas accoustumé a la poudre des batailles, mais ancore a grand'peine au sable des tournois, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de seruir vilement a la moindre femmelette; appellerons nous cela lascheté? Disons nous que ceux qui seruent soient couards et recreus? **7.** Si deux si trois si quatre ne se defendent d'vn, cela est estrange, mais toutesfois possible: bien pourra l'on dire lors a bon droict que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille endurent d'vn seul, ne dira l'on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas se prendre a luy, et que c'est non couardise mais plustost mespris ou desdain? Si l'on void non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pais, mille villes, vn million d'hommes n'aissaillir pas vn seul, duquel le mieulx traité de tous en reçoit ce mal d'estre serf et esclau, comment pourrons nous nommer cela? Est ce lascheté? **8.** Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuuent passer, deux peuuent craindre vn et possible dix; mais mille, mais vn million, mais mille villes si elles ne se deffendent d'vn, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques la; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'vn seul eschelle vne forteresse, qu'il assaille vne

armée, qu'il conquiste vn royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encore le tiltre de couardise, qui ne trouue point de nom asses vilain, que la nature desaduoue auoir fait, et la langue refuse de nommer ?

9. Qu'on mette d'un costé cinquante mil hommes en armes, d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent a se ioindre, les vns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra l'on par coniecture la victoire, lesquels pensera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines l'entretènement de leur liberté, ou ceux qui ne peuuent attendre autre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils recoiuent que la seruitude d'autrui? Les vns ont tousiours deuant les yeulx le bon heur de la vie passée, l'attente de pareil aise a l'aduenir; il ne leur souuient pas tant de ce peu qu'ils endurent le temps que dure vne bataille, comme de ce qu'il leur conuiendra a iamais endurer, a eux, a leurs enfans, et a toute la posterité; les autres n'ont rien qui les enhardie qu'une petite pointe de conuoitise, qui se

rebousche soudain contre le danger, et qui ne peut estre si ardante, que elle ne se doive ce semble esteindre de la moindre goutte de sang qui sorte de leurs plaies. **10.** Aus batailles tant renommées de Miltiade, de Leonide, de Themistocle qui ont esté données deux mil ans y a, et qui sont ancores aujourdhui aussi fresches en la memoire des liures et des hommes comme si c'eust esté l'autr'hier, qui furent données en Grece pour le bien des Grecs, et pour l'exemple de tout le monde: qu'est ce qu'on pense qui donna a si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouuoir, mais le cœur de soustenir la force de tant de nauires que la mer mesme en estoit chargée; de defaire tant de nations qui estoient en si grand nombre, que l'escadron des Grecs n'eust pas fourni s'il eust fallu des cappitaines aus armées des ennemis: sinon qu'il semble qu'a ces glorieux iours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la conuoitise?

11. C'est chose estrange d'ouir parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent ; mais ce qui se fait en tous pais, par tous les hommes, tous les iours, qu'un homme mastine cent mille, et les priue de leur liberté, qui le croiroit s'il ne faisoit que l'ouir dire et non le voir ; et s'il ne se faisoit qu'en pais estranges et lointaines terres, et qu'on le dit, qui ne penseroit que cela fut plustost feint et trouué, que non pas veritable? **12.** Encores ce seul tiran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le defaire ; il est de soymesme defait, mais que le pais ne consente a sa seruitude ; il ne faut pas luy oster rien, mais ne lui donner rien ; il n'est pas besoin que le pais se mette en peine de faire rien pour soy, pourueu qu'il ne face rien contre soy. Ce sont donc les peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de seruir ils en seroient quittes ; c'est le peuple qui s'asseruit, qui se coupe la gorge, qui aiant le chois ou d'estre serf ou d'estre libre quitte sa franchise et prend le ioug : qui consent a son mal ou plustost le pourchasse. **13.** S'il lui coustoit quelque chose a recouurer sa liberté ie ne l'en presserois point ; combien qu'est ce que l'homme doit auoir plus cher que de se remettre en son droit naturel, et par maniere de dire de beste reuenir homme ? Mais encore ie ne desire pas en lui si grande hardiesse, ie lui permets qu'il aime mieulx vne ie ne scay quelle seureté de viure miserablement, qu'une douteuse esperance de viure a son aise. Quoi ? Si pour auoir liberté il ne faut que la desirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouuera il nation au monde, qui l'estime encore trop chere la pouuant gagner d'un seul souhait et qui pleigne sa volonté a recouurer le bien, lequel il deuroit

racheter au prix de son sang, et lequel perdu tous les gens d'honneur doiuent estimer la vie desplaisante, et la mort salutaire ? **14.** Certes comme le feu d'une petite estincelle deuiet grand et tousiours se renforce ; et plus il trouue de bois plus il est prest d'en brusler et sans qu'on y mette de l'eaue pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois n'ayant plus que consommer il se consume soymesme, et vient sans force aucune, et non plus feu, pareillement les tirans plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortiffient, et deuiennent tousiours plus forts et plus frais pour aneantir et destruire tout, et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeit point, sans combattre, sans fraper ils demeurent nuds et deffaits, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine n'aians plus d'humeur ou aliment, la branche deuiet seche et morte,

15. les hardis pour acquerir le bien qu'ils demandent ne craignent point le dangier, les aduisés ne refusent point la peine ; les lasches et engourdis ne scauent ni endurer le mal ni recouurer le bien, ils s'arrestent en cela de les souhaitter, et la vertu d'y pretendre leur est ostée par leur lascheté ; le desir de l'auoir leur demeure par la nature, ce desir, ceste volonte est commune aux sages et aus indiscrets ; aus courageus et aus couars, pour souhaitter toutes

choses, qui estans acquises les rendroient heureux et contens. Vne seule chose en est a dire en laquelle ie ne scay comment nature default aus hommes pour la desirer. C'est la liberte qui est toutesfois vn bien si grand et si plaisant qu'elle perdue tous les maus viennent a la file ; et les biens mesme qui demeurent apres elle, perdent entierement leur goust et scaueur corrompus par la seruitude, la seule liberte les hommes ne la desirent point, non pour autre raison, ce semble, sinon que s'ils la desiroient ils l'auroient, comme s'ils refusoient de faire ce bel acquest seulement par ce qu'il est trop aisé.

16. Pauures et miserables peuples insensés, nations opiniastres en vostre mal et aueugles en vostre bien ! Vous vous laissez emporter deuant vous le plus beau et le plus clair de vostre reuenu, piller vos champs, voller vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels ; vous viués de sorte que vous ne vous pouues vanter que rien soit a vous : et sembleroit que meshui ce vous seroit grand heur de tenir a ferme vos biens, vos familles, et vos villes vies : et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemy, et de celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous alles si courageusement a la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refuses point de presenter a la mort vos personnes : **17.** celui qui vous maistrise tant n'a que deux yeulx, n'a que deus mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme

du grand et infini nombre de vos villes, sinon que l'auantage que vous luy faites pour vous destruire. D'ou a il pris tant d'yeulx dont il vous espie, si vous ne les luy baillés ? Comment a il tant de mains pour vous fraper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'ou les a il s'ils ne sont des vostres ? Comment a il aucun pouuoir sur vous, que par vous ? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'auoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiés receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres a vous mesmes ? **18.** Vous semés vos fruicts, afin qu'il en face le degast ; vous meublés et remplissés vos maisons, afin de fournir a ses pilleries ; vous nourrisés vos filles afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure ; vous nourrissez vos enfans, afin que pour le mieulx qu'il leur sçauroit faire, il les mene en ses guerres, qu'il les conduise a la boucherie, qu'il les face les ministres de ses conuoitises, et les executeurs de ses vengeancees ; vous rompes a la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affoiblissés, afin de le rendre plus fort et roide a vous tenir plus courte la bride : **19.** et de tant d'indignités que les bestes mesmes ou ne les sentiroient point, ou ne l'endureroient point, vous pouués vous en deliurer si vous l'essaiés, non pas de vous en deliurer, mais seulement de le vouloir faire. Soiés resolu de ne seruir plus, et vous voila libres ; ie ne veux pas que vous le poussies ou l'esbranlies, mais seulement ne le soustenés plus, et vous le verres comme vn grand colosse a qui on a desrobé la base, de son pois mesme fondre en bas et se rompre.

20. Mais certes les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux plaies incurables ; et ie ne fais pas sagement de vouloir prescher en cecy le peuple, qui a perdu long temps a toute congnoissance, et duquel puis qu'il ne sent plus son mal, cela monstre assés que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par coniecture, si nous en pouuons trouuer, comment s'est ainsi si auant enracinée ceste opiniastre volonte de seruir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberte ne soit pas si naturelle.

21. Premièrement cela est, comme ie croy, hors de doute que si nous viuions avec les droits que la nature nous a donné, et avec les enseignemens qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeissans aus parens, subiets a la raison, et serfs de personne. De l'obeissance que chacun sans autre aduertissement que de son naturel porte a ses pere et mere, tous les hommes s'en sont tesmoins chacun pour soy. De la raison si elle nait avec nous ou non, qui est vne question debattue a fons par les academiques, et touchée par toute l'escole des philosophes, pour ceste heure ie ne penserai point faillir en disant cela qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, laquelle entretenue par bon conseil et coustume florit en vertu, et au contraire souuent ne pouuant durer contre les vices suruenus estouffée s'auorte. **22.** Mais certes s'il y a rien de clair ni d'apparent en la nature, et ou il ne soit pas permis de faire l'auetgle, c'est cela, que la nature, la ministre de Dieu, la gouuernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, et comme il

semble, a mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compaignons ou plustost pour freres. Et si faisans les partages des presens qu'elle nous faisoit, elle a fait quelque auantage de son bien soit au corps ou en l'esprit aus vns plus qu'aus autres ; si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans vn camp clos, et n'a pas enuoié icy bas les plus forts ny les plus auisez comme des brigans armés dans vne forest pour y gourmander les plus foibles, mais plustost faut il croire que faisant ainsi les parts aus vns plus grandes, aus autres plus petites, elle vouloit faire place a la fraternelle affection, afin qu'elle eut ou s'employer, aians les vns puissance de donner aide, les autres besoin d'en receuoir, **23.** puis doncques que ceste bonne mere nous a donné a tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a tous figurés a mesme patron afin que chacun se peust mirer et quasi reconnoistre l'un dans l'autre ; si elle nous a donné a tous ce grand present de la voix et de la parolle pour nous accointer et fraterniser dauantage, et faire par la commune et mutuelle declaration de nos pensées vne communion de nos volontes ; et si elle a tasché par tous moiens de serrer et estreindre si fort le nœud de nostre alliance et societé ; si elle a monstré en toutes choses qu'elle ne vouloit pas tant nous faire tous vnis que tous vns : il ne faut pas faire doute que nous ne soions tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compaignons ; et ne peut tomber en l'entendement de personne que nature ait mis aucun en seruitude nous aians tous mis en compaignie.

24. Mais a la verité c'est bien pour neant de debatre si la liberte est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en seruitude sans lui faire tort, et qu'il n'i a rien si contraire au monde a la nature estant toute raisonnable, que l'iniure. Reste doncques la liberte estre naturelle, et par mesme moien a mon aduis que nous ne sommes pas nez seulement en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la deffendre. Or si d'aenture nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abastardis que ne puissions reconnoistre nos biens ni semblablement nos naïfues affections, il faudra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, et que ie monte par maniere de dire les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes ce m'aid'Dieu, si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, viue liberte. **25.** Plusieurs en y a d'entre elles, qui meurent aussy tost qu'elles sont prises ; comme le poisson quitte la vie aussy tost que l'eaue ; pareillement celles la quittent la lumiere, et ne veulent point suruiure a leur naturelle franchise. Si les animaues auoient entre eulx quelques preeminences, ils feroient de celles la leur noblesse. Les autres des plus grandes iusques aus plus petites lors qu'on les prend font si grand'resistance d'ongles, de cornes, de bec, et de pieds, qu'elles declarent assés combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent : puis estans prises elles nous donnent tant de signes apparens de la congnoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel a voir, que d'ores en là ce

leur est plus languir que viure, et qu'elles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu, que pour se plaire en seruitude. **26.** Que veut dire autre chose l'elephant, qui s'estant defendu iusques a n'en pouuoir plus, n'i voiant plus d'ordre, estant sur le point d'estre pris, il enfonce ses machoires, et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand desir qu'il a de demourer libre ainsi qu'il est, lui fait de l'esprit et l'aduse de marchander avec les chasseurs si pour le pris de ses dens il en sera quitte, et s'il sera receu a bailler son iuoire, et paier ceste rançon pour sa liberté? Nous apastons le cheual deslors qu'il est né pour l'appriuoiser a seruir; et si ne le scauons nous si bien flatter que quand ce vient a le domter il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme, ce semble, pour monstrier a la nature, et tesmoigner au moins par la que s'il sert, ce n'est pas de son gré, ains par nostre contrainte. **27.** Que faut il donc dire?

Mesmes les bœufs sous le pois du ioug geignent,

Et les oiseaux dans la cage se pleignent;
comme i'ay dit autresfois passant le temps a nos rimes françoises: car ie ne craindray point escriuant a toi, o Longa, mesler de mes vers, desquels ie ne te lis iamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces tout glorieus. Ainsi donc puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent

le mal de la suietion, et courent apres la liberté; puis que les bestes qui ancore sont faites pour le seruice de l'homme, ne se peuuent accoustumer a seruir, qu'avec protestation d'un desir contraire: quel malencontre a este cela, qui a peu tant denaturer l'homme, seul né de vrai pour viure franchement; et lui faire perdre la souuenance de son premier estre, et le desir de le reprendre.

28. Il y a trois sortes de tirans, les vns ont le roiaume par election du peuple; les autres par la force des armes; les autres par succession de leur race. Ceus qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portent ainsi qu'on connoit bien qu'ils sont (comme l'on dit) en terre de conqueste. Ceus la qui naissent rois, ne sont pas communement gueres meilleurs, ains estans nés et nourris dans le sein de la tyrannie tirent avec le lait la nature du tiran, et font estat des peuples qui sont sous eus comme de leurs serfs hereditaires, et selon la complexion a laquelle ils sont plus enclins, auares ou prodigues, tels qu'ils sont ils font du royaume comme de leur heritage. **29.** Celui a qui le peuple a donné l'estat, deuroit estre, ce me semble, plus supportable, et le seroit, comme ie croy, n'estoit que deslors qu'il se voit esleué par dessus les autres, flatte par ie ne scay quoy, qu'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point: communement celui la fait estat de rendre a ses enfans la puissance, que le peuple lui a baillé: et deslors que ceus la ont pris ceste opinion, c'est chose estrange de combien ils passent en toutes sortes de vices, et mesmes en la cruauté, les

autres tirans, ne voians autre moien pour asseurer la nouvelle tyrannie, que d'estreindre si fort la seruitude, et estranger tant leurs subiects de la liberte, qu'ancore que la memoire en soit fresche, ils la leur puissent faire perdre. **30.** Ainsi pour en dire la verité, ie voi bien qu'il y a entr'eus quelque difference ; mais de chois ie n'i en vois point, et estans les moiens de venir aus regnes diuers, tousiours la façon de regner est quasi semblable, les esleus comme s'ils auoient pris des toreaus a domter, ainsi les traictent ils : les conquerans en font comme de leur proie ; les successeurs pensent d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

31. Mais a propos si d'auanture il naissoit auiourd'huy quelques gens tous neufs ni accoustumes a la subiection, ni affriandés a la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ni de l'un ni de l'autre ni a grand'peine des noms, si on leur presentoit ou d'estre serfs, ou viure francs selon les loix desquelles ils ne s'accorderoient : il ne faut pas faire doute qu'ils n'aimassent trop mieulx obeir a la raison seulement, que seruir a vn homme, sinon possible que ce fussent ceux d'Israel qui sans contrainte ni aucun besoin se firent vn tiran. Duquel peuple ie ne lis iamais l'histoire

que ie n'en aye trop grand despit, et quasi iusques a en deuenir inhumain, pour me resiouir de tant de maus qui lui en aduindrent. **32.** Mais certes tous les hommes tant qu'ils ont quelque chose d'homme, deuant qu'ils se laissent assuietir il faut l'vn des deus, qu'ils soient contrains ou deceus, contrains par les armes estrangeres, comme Sparthe ou Athenes par les forces d'Alexandre ; ou par les factions, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit deuant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent ils souuent la liberte, et en ce ils ne sont pas si souuent seduits par autrui, comme ils sont trompés par eus mesmes. Ainsi le peuple de Siracuse la maistresse ville de Sicile (on me dit qu'elle s'appelle auiourd'hui Sarragousse) estant pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger present, esleua Denis le premier tiran ; et lui donna la charge de la conduite de l'armée, et ne se donna garde qu'il l'eut fait si grand, que ceste bonne piece la reuenant victorieus, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoiens, se fait de cappitaine roy, et de roy tiran. **33.** Il n'est pas croiable comme le peuple deslors qu'il est assuietti, tombe si soudain en vn tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il se resueille pour la rauoir, seruant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit a le voir qu'il a non pas perdu sa liberte, mais gaigné sa seruitude. Il est vray qu'au commencement on sert contraint et vaincu par la force : mais ceus qui viennent apres seruent sans regret, et font volontiers ce que leurs deuanciers auoient fait par contrainte. C'est cela que les hommes naissans soubs le ioug, et puis nourris et esleués dans le seruage, sans regarder plus auant se contentent de viure comme ils sont nés ; et ne pensans

point auoir autre bien ni autre droict, que ce qu'ils ont trouué, ils prennent pour leur naturel l'estat de leur naissance. **34.** Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, que quelque fois ne passe les yeulx sur les registres de son pere, pour voir s'il iouist de tous les droicts de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur lui ou son predecesseur. Mais certes la coustume qui a en toutes choses grand pouuoir sur nous, n'a en aucun endroit si grand'vertu qu'en cecy, de nous enseigner a seruir, et comme l'on dit de Mitridat qui se fit ordinaire a boire le poison, pour nous apprendre a aualer et ne trouuer point amer le venim de la seruitude. L'on ne peut pas nier que la nature n'ait en nous bonne part pour nous tirer la ou elle veut, et nous faire dire bien ou mal nez: mais si faut il confesser qu'elle a en nous moins de pouuoir que la coustume, pource que le naturel pour bon qu'il soit se perd s'il n'est entretenu, et la nourriture nous fait tousiours de sa façon, comment que ce soit maugré la nature, **35.** les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles ne peuuent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire: elles ne s'entretiennent pas si aisement, comme elles s'abatardissent, se fondent et viennent a rien, ne plus ne moins que les arbres fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel a part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le laissent aussi tost pour porter d'autres fruicts estrangiers et non les leurs selon qu'on les ente, les herbes ont chacune leur propriété, leur naturel et singularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terroir ou la main du iardinier y adioustent ou diminuent beaucoup de leur vertu: la plante qu'on a veu en vn endroit, on est ailleurs empesché de la

reconnoistre. **36.** Qui verroit les Venitiens vne poignée de gens viuans si librement, que le plus meschant d'entr'eulx ne voudroit pas estre le roy de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnoissent point d'autre ambition, sinon a qui mieulx aduisera, et plus soigneusement prendra garde a entretenir la liberté; ainsi appris et faits des le berceau, qu'ils ne prendroient point tout le reste des felicités de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise: qui aura veu dis-ie ces personnages là, et au partir de la, s'en ira aus terres de celui que nous appellons Grand Seigneur, voiant la les gens qui ne veulent estre nez que pour le seruir, et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie; penseroit il que ceus la et les autres eussent vn mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que sortant d'une cité d'hommes, il estoit entré dans vn parc de bestes. **37.** Licurge le policeur de Sparte, auoit nourri ce dit on deux chiens tous deus freres, tous deus allaités de mesme laict, l'un engraisse en la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant monstrier au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que la nourriture les fait, mit les deus chiens en plain marché, et entr'eus vne soupe et vn lieure; l'un courut au plat et l'autre au lieure; toutesfois, dit il, si sont ils freres. Doncques celui la avec ses loix et sa police nourrit et fait si bien les Lacedemoniens, que chacun d'eux eut plus cher de mourir de mille morts, que de reconnoistre autre seigneur que la loy et la raison.

38. Je prens plaisir de ramenteuoir vn propos que tindrent iadis vn des fauoris de Xerxes le grand roy des Persans, et deux Lacedemoniens. Quand Xerxe faisoit les appareils de sa grande armée pour conquerir la Grece, il enuoia ses ambassadeurs par les cités gregeoises, demander de l'eau et de la terre : c'estoit la façon que les Persans auoient de sommer les villes de se rendre a eus. A Athenes ni a Sparte n'enuoia il point,

pource que ceus que Daire son pere y auoit enuoïé, les Atheniens et les Spartains en auoient ietté les vns dedans les fossés, les autres dans les puits, leur disants qu'ils prinsent hardiment de la de l'eau et de la terre pour porter a leur prince: ces gens ne pouuoient souffrir que de la moindre parole seulement on touchast a leur liberté. **39.** Pour en auoir ainsi vsé, les Spartains congneurent qu'ils auoient encouru la haine des dieus, mesme de Talhybie le dieu des herauds: ils s'aduiserent d'enuoier a Xerxe pour les appaiser, deus de leur citoiens pour se presenter a lui, qu'il fait d'eulx a sa guise, et se paiat de là pour les ambassadeurs qu'ils auoient tué a son pere. Deux Spartains l'un nommé Sperte et l'autre Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement, de fait ils y allerent, et en chemin ils arriuerent au palais d'un Persan, qu'on nommoit Indarne, qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur les costes de la mer, il les recueillit fort honnorablement, et leur fit grand'chere, et apres plusieurs propos tombans de l'un en l'autre, il leur demanda pourquoy ils refusoient tant l'amitié du roy; **40.** voiés dit il Spartains, et connoisses par moy comment le roy scait honorer ceulx qui le valent, et pensés que si vous estiez a lui il vous feroit de mesme, si vous estiés a lui et qu'il vous eust connu, il n'i a celui d'entre vous qui ne fut seigneur d'une ville de Grece. En cecy Indarne tu ne nous scaurois donner bon conseil dirent les Lacedemoniens, pource que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé; mais celui dont nous iouissons, tu ne sçais que c'est; tu as esprouué la faueur du roy; mais de la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en scais rien. Or si tu en auois tasté, toymesme nous

conseillerois de la defendre, non pas avec la lance et l'escu, mais avec les dens et les ongles. Le seul Spartain disoit ce qu'il falloit dire ; mais certes et l'un et l'autre parloit comme il auoit esté nourry. Car il ne se pouuoit faire que le Persan eut regret a la liberté, ne l'ayant iamais eue, ni que le Lacedemonien endurast la suietion aiant gousté de la franchise.

41. Caton l'Vtiquain estant encore enfant et sous la verge alloit et venoit souuent chés Sylla le dictateur, tant pource qu'a raison du lieu et maison dont il estoit, on ne lui refusoit iamais la porte, qu'aussi ils estoient proches parens. Il auoit tousiours son maistre quand il y alloit, comm'ont accoustumé les enfans de bonne maison, il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla en sa presence ou par son commandement on emprisonnoit les vns, on condamnoit les autres, l'un estoit banni, l'autre estranglé, l'vn demandoit la confiscation d'un citoyen, l'autre la teste ; en somme tout y alloit non

comme chés vn officier de ville, mais comme chés vn tiran de peuple; et c'estoit non pas vn parquet de iustice, mais vn ouuroir de tyrannie. Si dit lors a son maistre ce ieune gars, que ne me donnés vous vn poignard, ie le cacherais sous ma robe, ie entre souuent dans la chambre de Sylla auant qu'il soit leué; i'ay le bras assés fort pour en despescher la ville: **42.** voila certes vne parole vraiment appartenante a Caton; c'estoit vn commencement de ce personnage digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ni son nom ni son pais, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera et iugera l'on a belle auenture qu'il estoit Romain, et né dedans Romme, et lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout ceci? Non pas certes que i'estime que le pais ni le terroir y facent rien; car en toutes contrées, en tout air est amere la suietion, et plaisant d'estre libre: mais par ce que ie suis d'aduis qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont trouues le ioug au col, ou bien que on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'aians veu seulement l'ombre de la liberté et n'en estans point auertis ils ne s'apperçoient point du mal que ce leur est d'estre esclaves. **43.** S'il y auoit quelque pais comme dit Homere des Cimmeriens, ou le soleil se monstre autrement qu'a nous, et apres leur auoir éclairé six mois continuels, il les laisse sommeillans dans l'obscurité, sans les venir reuoir de l'autre demie annee; ceux qui n'aistroient pendant ceste longue nuit, s'ils n'auoient pas oui parler de la clarté, s'esbairoit on si n'aians point veu de iours ils s'accoustumoient aus tenebres ou ils sont nez sans desirer la lumiere? On ne plaint iamais ce que l'on n'a iamais eu, et le regret ne vient point sinon qu'apres le plaisir; et tousiours est avec la congnoissance du mal

la souuenance de la ioie passée. La nature de l'homme est bien d'estre franc et de le vouloir estre ; mais aussi sa nature est telle que naturellement il tient le pli que la nourriture lui donne.

44. Disons donc ainsi, qu'a l'homme toutes choses lui sont comme naturelles, a quoy il se nourrit et accoustume ; mais cela seulement lui est naif, a quoi sa nature simple et non alterée l'appelle ; ainsi la premiere raison de la seruitude volontaire c'est la coustume : comme des plus braues courtaus qui au commencement mordent le frein et puis s'en iouent ; et la ou n'agueres ruoient contre la selle, ils se parent maintenant dans les harnois, et tous fiers se gorgiasent sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiets ; que leurs peres ont ainsi vescu ; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, et se font acroire par exemples, et fondent eus mesmes sous la longueur du tems la possession de ceus qui les tirannisent, mais

pour vrai les ans ne donnent iamais droit de mal faire, ains agrandissent l'iniure. **45.** Tousiours s'en trouue il quelques vns mieulx nés que les autres, qui sentent le pois du ioug, et ne se peuuent tenir de le secouer; qui ne s'appriuoisent iamais de la suietion; et qui tousiours comme Vlisse, qui par mer et par terre cherchoit tousiours de voir de la fumée de sa case, ne se peuuent tenir d'auiser a leurs naturels priuileges, et de se souuenir de leurs predecesseurs, et de leur premier estre. Ce sont volontiers ceus la qui aians l'entendement net, et l'esprit clair-voiant ne se contentent pas comme le gros populas de regarder ce qui est deuant leurs pieds, s'ils n'aduisent et derriere et deuant, et ne rememorent encore les choses passées pour iuger de celles du temps aduenir, et pour mesurer les presentes: ce sont ceus qui aians la teste d'eusmesmes bien faite, l'ont encore polie par l'estude et le scauoir. Ceus la quand la liberté seroit entierement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la sauourent; et la seruitude ne leur est de goust pour tant bien qu'on l'accoustre.

46. Le Grand Turc s'est bien aisé de cela que les liures et la doctrine donnent plus que toute autre chose aus hommes, le sens et l'entendement de se reconnoistre, et d'hair la tyrannie: i'entends qu'il n'a en ses terres gueres de gens scauants, ni n'en demande. Or communement le bon zele et affection de ceus, qui ont gardé maugré le temps la deuotion a la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, demeure sans

effect pour ne s'entrecongnoistre point : la liberté leur est toute ostée sous le tiran, de faire, de parler, et quasi de penser : ils deuiennent tous singuliers en leurs fantaisies. **47.** Doncques Mome le dieu moqueur ne se moqua pas trop quand il trouua cela a redire en l'homme que Vulcan auoit fait, dequoi il ne lui auoit mis vne petite fenestre au coeur, afin que par la on peut voir ses pensées. L'on voulsist bien dire que Brute, Casse, et Casque lors qu'ils entreprendrent la deliurance de Romme ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron, ce grand zelateur du bien public, s'il en fut iamais, fust de la partie ; et estimerent son coeur trop foible pour vn fait si haut ; ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. **48.** Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, et les annales anciennes, il s'en trouuera peu ou point de ceus qui voians leur pais mal mené et en mauuaises mains, aient entrepris d'une intention bonne, entiere et non feinte, de le deliurer qui n'en soient venus a bout, et que la liberté pour se fer paroistre ne se soit elle mesme fait espaulé. Harmode Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieus Valere et Dion comme ils l'ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement : en tel cas quasi iamais a bon vouloir ne defaut la fortune. **49.** Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la seruitude : mais en ramenant la liberté, ils moururent non pas miserablement (car quel blapheisme seroit ce de dire qu'il y ait eu rien de miserable en ces gens la ni en leur mort ni en leur vie ?) mais certes au grand dommage, perpetuel malheur, et entiere ruine de la republicque, laquelle fut, comme il semble, enterree avec eus. **50.** Les autres entreprises qui ont esté faites depuis contre les empereurs

romains, n'estoient que coniurations de gens ambitieus, lesquels ne sont pas a plaindre des inconueniens qui leur en sont aduenus, estant bel a voir qu'ils desiroient non pas oster mais remuer la couronne, pretendans chasser le tiran, et retenir la tyrannie. A ceux cy ie ne voudrois pas moymesme qu'il leur en fut bien succedé, et suis content qu'ils aient monstre par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint nom de liberte, pour faire mauuaise entreprise.

51. Mais pour reuenir a nostre propos duquel ie m'estois quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hommes seruent volontiers, est pource qu'ils naissent serfs et sont nourris tels. De ceste cy en vient vn'autre, qu'aisement les gens deuiennent soubs les tirans lasches et effemines. Dont ie scay merueilleusement bon gré a Hyppocras le grand pere de la medecine, qui s'en est pris garde et l'a ainsi dit, en l'vn de ses liures qu'il institue des maladies. Ce personnage auoit certes en tout le cœur en bon lieu, et le monstra bien lors que le Grand Roy le voulut attirer pres de lui a force d'offres et grands presens, il luy respondit franchement qu'il feroit grand'conscience de se mesler de guerir les

Barbares qui vouloient tuer les Grecs et de bien seruir par son art a lui qui entreprenoit d'asseruir la Grece. La lettre qu'il lui enuoia se void encore aujourd'hui parmi ses autres œuures et tesmoignera pour iamais de son bon cœur et de sa noble nature. **52.** Or est il doncques certain qu'avec la liberté, se perd tout en vn coup la vaillance: les gens subiets n'ont point d'allegresse au combat ni d'aspreté: ils vont au danger quasi comme attachés et tous engourdis par maniere d'acquit, et ne sentent point bouillir dans leur coeur l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, et donne enuie d'achapter par vne belle mort entre ses compagnons l'honneur et la gloire, entre les gens libres c'est a l'enui a qui mieulx mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soi; ils s'attendent d'auoir tous leur part au mal de la defaite ou au bien de la victoire; mais les gens asseruis outre ce courage guerrier, ils perdent aussi en toutes autres choses la viuacité, et ont le cœur bas et mol, et incapable de toutes choses grandes. Les tirans connoissent bien cela, et voians qu'ils prennent ce pli pour les faire mieulx auachir, encore ils aident ils.

53. Xenophon historien graue et du premier rang entre les Grecs a fait vn liure auquel il fait parler Simonide auec Hieron tiran de Syracuse des miseres du tiran: ce liure est plein de bonnes et graues remonstrances, et qui ont aussi bonne grace a mon aduis, qu'il est possible. Que pleust a Dieu que les tirans qui ont iamais esté, l'eussent mis deuant les yeulx et s'en fussent seruis de miroir; ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent reconnu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches: en ce traité il conte la peine enquoy sont les tirans, qui sont contrains faisans mal a tous se craindre de tous: entre autres choses il dit cela que les mauuais rois se seruent d'estrangers a la guerre, et les soldent ne s'osans fier de mettre a leurs gens, a qui ils ont fait tort, les armes en main. **54.** (Il y a bien eu de bons rois qui ont eu a leur soule des nations estrangeres, comme des françois mesmes, et plus encore d'autrefois qu'auiourd'huy; mais a vne autre intention pour garder les leurs, n'estimant rien le dommage de l'argent pour espargner les hommes, c'est ce que disoit Scipion ce croi ie le grand Afriquain qu'il aimeroit mieux auoir sauué vn citoien que défait cent ennemis.) Mais certes cela est bien asseuré que le tiran ne pense iamais que sa puissance lui soit asseurée, sinon quand il est venu a ce point qu'il n'a sous lui homme qui vaille. Donques a bon droit lui dira on cela que Thrason ou Terence se vante auoir reproche au maistre des elephans,

Pour cela si braue vous estes,
Que vous aues charge des bestes.

55. Mais ceste ruse de tirans d'abestir leurs subiets ne se peut pas congnoistre plus clairement que par ce que Cyrus fit enuers les Lydiens apres qu'il se fut emparé de Sardis la maistresse ville de Lydie, et qu'il eust pris a merci Cresus ce tant riche roy et l'eut amené quand et soy, on lui apporta nouvelles que les Sardains s'estoient reuoltés ; il les eut bien tost reduit sous sa main ; mais ne voulant pas ni mettre a sac vne tant belle ville, ni estre tousiours en peine d'y tenir vne armée pour la garder, il s'aduisa d'vn grand expedient pour s'en asseurer ; il y establit des bordeaus, des tauernes et ieux publics, et fait publier vne ordonnance que les habitans eussent a en faire estat. Il se trouua si bien de ceste garnison que iamais depuis contre les Lydiens ne fallut tirer vn coup d'espée : ces pauures et miserables gens s'amuserent a inuenter toutes sortes de ieus, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, et ce que nous appellons pasetemps ils l'appellent lude comme s'ils vouloient dire Lyde. **56.** Tous les tirans n'ont pas ainsi declaré expres qu'ils voulsissent effeminer leurs gens : mais pour vrai ce que celui ordonna formellement et en effect sous main ils l'ont pourchassé la plus part. A la verité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousiours plus

grand dedans les villes; qu'il est soubçonneus a l'endroit de celui qui l'aime, et simple enuers celui qui le trompe. Ne pensés pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieulx a la pipée, ni poisson aucun qui pour la friandise du ver s'accroche plus tost dans le haim; que tous les peuples s'aleschent vistement a la seruitude par la moindre plume qu'on leur passe comme l'on dit deuant la bouche: et c'est chose merueilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais seulement qu'on les chatouille. **57.** Les theatres, les ieus, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, et autres telles droguerics c'estoient aus peuples anciens les apasts de la seruitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie: ce moien, ceste pratique, ces allechemens auoient les anciens tirans pour endormir leurs subiects sous le ioug. Ainsi les peuples assotis trouuans beaus ces passetemps amusés d'un vain plaisir qui leur passoit deuant les yeulx, s'accoustumoient a seruir aussi niaisement, mais plus mal que les petits enfans, qui pour voir les luisans images des liures enluminés aprenent a lire. **58.** Les rommains tirans s'aduiserent encore d'un autre point de festoier souuent les dizaines publiques abusant ceste canaille comme il falloit, qui se laisse aller plus qu'a toute autre chose au plaisir de la bouche. Le plus aisé et entendu d'entr'eus n'eust pas quitté son esculée de soupe pour recouurer la liberté de la republique de Platon. Les tirans faisoient largesse d'un quart de blé, d'un sestier de vin, et d'un sesterce; et lors c'estoit pitié d'ouir crier Viue le roi: les lourdaus ne s'auisoient pas qu'ils ne faisoient que recouurer vne partie du leur, et que cela mesmes qu'ils recouuroient, le tiran ne le leur eust peu donner, si deuant il ne

l'auoit osté a eus mesmes. **59.** Tel eust amassé auioird'hui le sesterce, et se fut gorgé au festin public benissant Tibere et Neron et leur belle liberalité, qui le lendemain estant contraint d'abandonner ses biens a leur auarice, ses enfans a la luxure, son sang mesmes a la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populaire a eu cela: il est au plaisir qu'il ne peut honnestement receuoir, tout ouuert et dissolu; et au tort et a la douleur qu'il peut honnestement souffrir, insensible. **60.** Je ne vois pas maintenant personne qui oiant parler de Neron ne tremble mesmes au surnom de ce vilain monstre, de ceste orde et sale peste du monde; et toutesfois de celui la, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceste beste sauuage, on peut bien dire qu'apres sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir se souenant de ses ieus et de ses festins qu'il fut sur le point d'en porter le dueil; ainsi l'a escrit Corneille Tacite auteur bon et graue et des plus certains, **61.** ce qu'on ne trouuera pas estrange, veu que ce peuple la mesmes auoit fait au parauant a la mort de Iules Cæsar qui donna congé aus lois et a la liberté, auquel personnage il n'y eut ce me semble rien qui vaille: car son humanité mesmes que l'on presche tant, fut plus dommageable que la cruauté du plus sauuage tiran qui fust onques; pource qu'a la verité ce fut ceste sienne venimeuse douceur, qui enuers le peuple romain sucra la seruitude. Mais apres sa mort ce peuple la qui auoit encore en la bouche ses bancquets, et en l'esprit la souenance de ses prodigalités, pour lui faire ses honneurs et le mettre en cendre, amonceloit a l'enui les bancs de la place, et

puis lui esleua vne colonne comme au pere du peuple (ainsi le portoit le chapiteau) et lui fit plus d'honneur tout mort qu'il estoit, qu'il n'en debuoit faire par droit a homme du monde, si ce n'estoit parauenture a ceus qui l'auoient tué. **62.** Ils n'oublierent pas aussi cela les empereurs romains de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que c'est office estoit tenu pour saint et sacré, qu'aussi il estoit establi pour la defense et protection du peuple : et sous la faueur de l'estat par ce moien ils s'asseuroient que le peuple se fieroit plus d'eus, comme s'ils deuoient en ouïr le nom, et non pas sentir les effects au contraire. Auiourd'hui ne font pas beaucoup mieux ceus qui ne font gueres mal aucun mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer deuant quelque ioly propos du bien public et soulagement commun. Car tu scais bien o Longa le formulaire duquel en quelques endroits ils pourroient vser asses finement, mais a la plus part certes il n'i peut auoir de finesse, la ou il y a tant d'impudence. **63.** Les rois d'Assyrie et ancore apres eus ceus de Mede ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouuoient, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en ceste resuerie les gens qui font volontiers les imaginatifs aus choses desquelles ils ne peuuent iuger de veue. Ainsi tant de nations qui furent asses long temps sous cest empire assyrien, avec ce mistere s'accoustumoient a seruir, et seruoient plus volontiers pour ne scauoir pas quel maistre ils auoient ny a grand'peine s'ils en auoient, et craignoient tous a credit vn que personne iamais n'auoit veu. **64.** Les premiers rois d'Egipte ne se monstroient gueres qu'ils ne portassent tantost vn chat tantost vne branche, tantost

du feu sur la teste et se masquoient ainsi et faisoient les basteleurs, et en ce faisant par l'estrangeté de la chose ils donnoient a leurs subiects quelque reuerence et admiration ; ou aus gens qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asseruis ils n'eussent appresté ce m'est aduis sinon passetems et risée. C'est pitié d'ouir parler de combien de choses les tirans du temps passé faisoient leur profit pour fonder leur tyrannie, de combien de petits moiens ils se seruoient, aians de tout tems trouué ce populas fait a leur poste, auquel il ne scauoient si mal tendre filet qu'ils ne s'i vinsent prendre ; lequel ils ont tousiours trompé a si bon marché, qu'ils ne l'assuetissoient iamais, tant que lors qu'ils s'en moquoient le plus.

65. Que dirai-je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent content? Ils creurent fermement que le gros doigt de Pyrrhe roy des

Epirotes faisoit miracles et guerissoit les malades de la rate ; ils enrichirent encore mieus le conte, que ce doit apres qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouué entre les cendres s'estant sauué maugré le feu, tousiours ainsi le peuple sot fait lui mesmes les mensonges pour puis apres les croire, prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon qu'il est bel a voir qu'ils ont amassé cela des bruits de ville, et du vain parler du populas. **66.** Vespasian reuenant d'Assyrie et passant a Alexandrie pour aller a Romme s'emparer de l'empire fait merueilles ; il addressoit les boiteus, il rendoit clairvoians les aueugles, et tout plein d'autres belles choses, ausquelles, qui ne pouuoit voir la faute qu'il y auoit, il estoit a mon aduis plus aueugle qu'ilceus qu'il guerissoit. Les tirans mesmes trouuoient bien estrange que les hommes peussent endurer vn homme leur faisant mal ; ils vouloient fort se mettre la religion deuant pour gardecorps et s'il estoit possible emprunter quelque eschantillon de la diuinité pour le maintien de leur meschante vie. Donques Salmonée si l'on croit a la Sybille de Virgile en son enfer, pour s'estre ainsi moque des gens et auoir voulu faire du Iuppiter, en rend maintenant conte et elle le veit en l'arrierenfer,

67. Souffrant cruels tourmens pour vouloir
imiter

Les tonnerres du ciel et feus de Iuppiter.
Dessus quatre coursiers celui alloit branlant
Haut monté dans son poing vn grand flambeau

brillant

Par les peuples gregeois, et dans le plein marché
De la ville d'Elide haut il auoit marché :

Et faisant sa brauade ainsi entreprenoit

Sur l'honneur qui sans plus aus dieus
appartenoit.

L'insensé qui l'orage et foudre inimitable
Contrefaisoit d'airain, et d'vn cours effroiable
De cheuaus cornepiés le pere toutpuissant :
Lequel bien tost apres ce grand mal punissant
Lança non vn flambeau non pas vne lumiere
D'vne torche de cire avecques sa fumiere,
Et de ce rude coup d'vne horrible tempeste
Il le porta a bas les pieds par dessus teste.

Si cestuy qui ne faisoit que le sot est a ceste heure si bien traité la bas, ie croi que ceus qui ont abusé de la religion pour estre meschans, s'i trouueront encore a meilleures enseignes.

68. Les nostres semerent en France ie ne scai quoi de tel, des crapaus, des fleurdelis, l'ampoule et l'oriflamb : ce que de ma part, comment qu'il en soit, ie ne veus pas m'escroire puis que nous ni nos ancestres n'auons eu iusques ici aucune occasion de l'auoir mescreu, aians tousiours eu des rois si bons en la paix et si vaillans en la guerre, qu'ancore qu'ils naissent rois, si semble ils qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu toutpuissant auant que naistre pour le gouuernement et conseruation de ce roiaume. **69.** Et encore quand cela n'i seroit pas, si ne voudrois-ie pas pour cela entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ni les esplucher si priuement ; pour ne tollir ce bel esbat ou se pourra fort escrimer notre poesie françoise, maintenant non pas accoustrée, mais comme il semble faite tout a neuf par nostre Ronsard, nostre Baif, nostre du Bellay, qui en cela auancent bien tant nostre langue

que i'ose esperer que bien tost les Grecs ni les Latins n'auront gueres pour ce regard deuant nous, sinon possible le droit d'aisnesse. Et certes ie ferois grand tort a nostre rime (car i'use volontiers de ce mot, et il ne me desplait point; pource qu'ancore que plusieurs l'eussent rendu mechanicque, toutesfois ie voy assés de gens qui font a mesmes pour la ranoblir et lui rendre son premier honneur) mais ie lui ferois di-ie grand tort de lui oster maintenant ces beaux contes du roi Clouis, ausquels desia ie voy ce me semble combien plaisamment, combien a son aise s'y esgiera la veine de nostre Ronsard en sa Franciade; **70.** i'entens sa portée, ie connois l'esprit aigu, ie scay la grace de l'homme, il fera ses besoignes de l'oriflamb aussi bien que les Romains de leurs ancilles.

Et des boucliers du ciel en bas iettés,

ce dit Virgile : il mesnagera nostre ampoule, aussi bien que les Atheniens le panier d'Erictone ; il fera parler de nos armes aussi bien qu'eux de leur oliue, qu'ils maintiennent estre encore en la tour de Minerue. Certes ie serois outrageus de vouloir dementir nos liures, et de courir ainsi sur les erres de nos poëtes.

71 Mais pour retourner d'ou ie ne scay comment i'auois destourné le fil de mon propos, il n'a iamais este que les tirans pour s'asseurer ne se soient efforcés d'accoustumer le peuple enuers eus, non seulement a obeissance et seruitude, mais encore a deuotion. Donques ce que i'ay dit iusques icy qui apprend les gens a seruir plus volontiers, ne sert gueres aus tirans que pour le menu et grossier peuple.

72. Mais maintenant ie viens a vn point, lequel est a mon aduis le ressort et le secret de la domination, le soustien et fondement de la tyrannie, qui pense que les halebardes, les gardes, et l'assiete du guet garde les tirans a mon iugement se trompe fort. Et s'en aident ils comme ie croy plus pour la formalité et espouuantail que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer au palais les mal-habillés qui n'ont nul moyen, non pas les bien armés qui peuuent faire quelque entreprise. Certes des empereurs romains, il est aisé a conter qu'il n'en y a pas eu tant qui aient eschappé quelque dangier par le secours de leurs gardes comme de ceus qui ont esté tués par leurs archers mesmes.

73. Ce ne sont pas les bandes de gens a cheual, ce ne sont pas les compagnies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui defendent le tiran ; on ne le croira pas du premier coup, mais certes il est vray. Ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tiran ; quatre ou cinq qui lui tiennent tout le pais en seruage ; tousiours il a este que cinq ou six ont eu l'oreille du tiran, et s'y sont approché d'eus mesmes, ou bien ont esté appelés par lui, pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses plaisirs, les macquereaus de ses voluptés, et communs aus biens

de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef qu'il faut pour la société qu'il soit meschant non pas seulement de ses meschancetés, mais encore des leurs. **74.** Ces six ont six cent qui profitent sous eux, et font de leurs six cent ce que les six font au tiran. Ces six cent en tiennent sous eux six mille qu'ils ont esleué en estat, ausquels ils font donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main a leur auarice et cruauté, et qu'ils l'exécutent quand il sera temps, et facent tant de maus d'allieurs, qu'ils ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moien des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient apres cela, et qui voudra s'amuser a deuider ce filet, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, mais les millions par ceste corde se tiennent au tiran, s'aidant d'icelle comme en Homere Iuppiter, qui se vante s'il tire la chesne d'emmener vers soi tous les dieus. **75.** De la venoit la creue du Senat sous Iules, l'establissement de nouveaus estats, erection d'offices ; non pas certes a le bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaus soustiens de la tyrannie. En somme que l'on en vient la par les faueurs et soufaueurs, les guains ou reguains qu'on a avec les tirans, qu'il se trouue en fin quasi autant de gens ausquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceus a qui la liberté seroit agreable, **76.** tout ainsi que les medecins disent qu'en nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il s'y bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse: pareillement deslors qu'un roi s'est declare tiran, tout le mauuais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larronneaus et essorillés qui ne peuuent gueres en vne

republicque faire mal ne bien, mais ceus qui sont taschés d'vne ardente ambition et d'vne notable auarice, s'amassent autour de lui et le soustiennent pour auoir part au butin et estre sous le grand tiran tiranneus eusmesmes. **77.** Ainsi font les grands voleurs et les fameus corsaires; les vns discourent le pais, les autres cheualent les voiageurs, les vns sont en embusche, les autres au guet, les autres massacrent, les autres despouillent; et encore qu'il y ait entr'eus des preeminences et que les vns ne soient que vallets, les autres chefs de l'assemblee, si n'en y a il a la fin pas vn qui ne se sente, sinon du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre qu'il falut enuoier contr'eus Pompee le grand, mais encore tirerent a leur alliance plusieurs belles villes et grandes cités aus haures desquelles ils se mettoient en seureté reuenans des courses, et pour recompense leur bailloient quelque profit du recelement de leur pillage.

78. Ainsi le tiran asseruit ses subjects les vns par le moien des autres, et est gardé par ceus desquels s'ils valoient rien il se deuroit garder : et, comme on dit pour fendre du bois, il faut les coings du bois mesme. Voila ses archers, voila ses gardes, voila ses halebardiers ; non pas qu'eusmesmes ne souffrent quelque fois de lui ; mais ces perdus et abandonnés de Dieu et des hommes sont contens d'endurer du mal pour en faire, non pas a celui qui leur en fait, mais a ceus qui endurent comme eus, et qui n'en peuuent mais, **79.** toutesfois voians ces gens la qui nacquetent le tiran pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la seruitude du peuple il me prend souuent esbahissement de leur meschanceté, et quelque fois pitié de leur sottise, car a dire vrai qu'est ce autre chose de s'approcher du tiran, que se tirer plus arriere de sa liberté, et par maniere de dire serrer a deus mains et embrasser la seruitude ? Qu'ils mettent vn petit a part leur ambition, et qu'ils se deschargent vn peu de leur auarice, et puis qu'ils se regardent eus mesmes et qu'ils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villageois, les paisans, lesquels tant qu'ils peuuent ils foulent aus pieds, et en font pis que de forsats ou esclauues ; ils verront di-ie que ceus la ainsi mal menés, sont toutesfois aus pris d'eus fortunés et aucunement libres. **80.** Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asseruis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit ; mais le tiran voit les autres qui sont pres de lui coquinans et mendians

sa faueur ; il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, et souuent pour lui satisfaire qu'ils preuiennent ancore ses pensées, ce n'est pas tout a eus de lui obeir, il faut ancore lui complaire, il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent a trauailler en ses affaires ; et puis qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel, il faut qu'ils se prennent garde a ses parolles, a sa vois, a ses signes, et a ses yeulx ; qu'ils n'aient œil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet pour espier ses volontés, et pour descourir ses pensées. **81.** Cela est ce viure heureusement ? Cela s'appelle il viure ? Est il au monde rien moins supportable que cela, ie ne dis pas a vn homme de cœur, ie ne di pas a vn bien né, mais seulement a vn qui ait le sens commun ou sans plus la face d'homme ? Quelle condition est plus miserable que de viure ainsi, qu'on aie rien a soy tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

82. Mais ils veulent seruir pour auoir des biens comme s'ils pouuoient rien gagner qui fust a eus, puis qu'ils ne peuuent pas dire de soy qu'ils soient a eusmesmes ; et comme si aucun pouuoit auoir rien de propre sous vn tiran. Ils veulent faire que les biens

soient a eus, et ne se souuiennent pas que ce sont eus qui lui donnent la force pour oster tout a tous, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre a personne. Ils voient que rien ne rend les hommes subiects a sa cruauté que les biens, qu'il n'y a aucun crime enuers lui digne de mort que le dequoy; qu'il n'aime que les richesses, et ne defait que les riches, et ils se viennent presenter comme deuant le boucher, pour s'y offrir ainsi plains et refaits, et lui en faire enuie. Ces fauoris ne se doiuent pas tant souuenir de ceus qui ont gagné autour des tirans beaucoup de biens, comme de ceus qui aians quelque temps amassé, puis apres y ont perdu et les biens et les vies; il ne leur doit pas tant venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceus la les ont gardées.

83. Qu'on discoure toutes les anciennes histoires, qu'on regarde celles de nostre souenance; et on verra tout a plein combien est grand le nombre de ceus qui aians gagné par mauuais moiens l'oreille des princes aians ou employé leur mauuaistié, ou abusé de leur simplesse, a la fin par ceus la mesmes ont esté aneantis; et autant qu'ils y auoient trouué de facilité pour les eleuer, autant y ont ils congneu puis apres d'inconstance pour les abattre; certainement en si grand nombre de gens qui se sont trouué iamais pres de tant de mauuais rois, il en a esté peu ou comme point, qui n'aient essayé quelque fois en eus mesmes la cruauté du tiran, qu'ils auoient deuant attisée contre les autres; le plus souuent s'estans enrichis sous ombre de sa faueur des despouilles d'autrui, ils l'ont a la fin eusmesmes enrichi de leurs despouilles.

84. Les gens de bien mesmes, si quelque fois il s'en trouue quelqu'un aimé du tiran tant soient ils auant en sa grace, tant reluisse en eus la vertu et integrité, qui voire aus plus meschans donne quelque reuerence de soi, quand on la voit de pres : mais les gens de bien di-ie n'i scauroient durer, et faut qu'ils se sentent du mal commun, et qu'a leurs despens ils esprouent la tyrannie. **85.** Vn Seneque, vn Burre, vn Thrasée, ceste terne de gens de bien, lesquels, mesmes les deus leur male fortune approcha du tiran et leur mit en main le manient de ses affaires, tous deus estimés de lui, tous deus chers, et encore l'un l'auoit nourri et auoit pour gages de son amitié la nourriture de son enfance, mais ces trois la sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort combien il y a peu d'assurance en la faueur d'un mauuais maistre. Et a la verité quelle amitié peut on esperer de celui qui a bien le cœur si dur que d'hair son royaume, qui ne fait que lui obeir, et lequel pour ne se sauoir pas encore aimer s'appauurit lui mesme et destruit son empire ?

86. Or si on veut dire que ceus la pour auoir bien receu sont tombés en ces inconueniens, qu'on regarde hardiment au tour de celui la mesme, et on verra que ceus qui vindrent en sa grace et s'i maintindrent par mauuais moiens, ne furent pas de plus longue durée. Qui a oui parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre, qui a iamais leu d'homme si obstinement acharné enuers femme, que de celui la enuers Popee ? Or fut elle apres empoisonnée par lui mesme. Agrippine sa mere auoit tué son mari Claude pour lui faire place a l'empire ; pour l'obliger elle n'auoit iamais fait difficulté de rien faire ni de souffrir. Donques son fils mesme, son nourrisson, son empereur fait de sa main, apres l'auoir souuent faillie, en fin lui osta la vie : et n'i eut lors personne qui ne dit qu'elle auoit trop bien merité ceste punition ; si c'eust este par les mains de tout autre, que de celui a qui elle l'auoit baillée.

87. Qui fut oncques plus aisé a manier, plus simple, pour le dire mieus, plus vrai niais que Claude l'empereur ? Qui fut oncques plus coiffé de femme que lui de Messaline ? Il la meit en fin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aus tirans, s'ils en ont, a ne scauoir bien faire. Mais ie ne scay comment a la fin pour vser de cruauté mesmes enuers ceus qui leur sont pres, si peu qu'ils ont d'esprit, cela mesme s'esueille. Assés commun est le beau mot de cest autre là, qui voiant la gorge de sa femme descouuerte, laquelle il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu viure, il la caressa de ceste

belle parole, Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande. **88.** Voila pourquoi la plus part des tirans anciens estoient communement tués par leurs plus fauoris, qui aians congneu la nature de la tyrannie, ne se pouuoient tant asseurer de la volonté du tiran, comme ils se deffioient de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian par Estienne, Commode par vne de ses amies mesmes, Antonin par Macrin, et de mesme quasi tous les autres.

89 ;C'est cela que certainement le tiran n'est iamais aimé, ni n'aime: l'amitié c'est vn nom sacré; c'est vne chose sainte; elle ne se met iamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par vne mutuelle estime; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne vie; ce qui rend vn ami assure de l'autre c'est la connoissance qu'il a de son integrité; les respondens qu'il en a c'est son bon naturel, la foi et la constance. Il n'i peut auoir d'amitié la ou est la cruauté, la ou est la desloiauté, la ou est l'iniustice; et entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est vn complot, non pas vne compaignie; ils ne s'entr'aident pas, mais ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis; mais ils sont complices.

90. Or quand bien cela n'empescherait point, encore seroit il mal aisé de trouuer en vn tiran vn'amour assurée, par ce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compaignon il est desia au dela des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'equalité; qui ne veut iamais clocher ains est tousiours egale. Voila pourquoi il y a bien entre les voleurs, ce dit on, quelque foi au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons; et s'ils ne s'entr'aident, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas en se desvissant rendre leur force moindre. Mais du tiran ceus qui sont ses fauoris, n'en peuuent auoir iamais aucune assurance, de tant qu'il a appris d'eus mesmes qu'il peut tout, et qu'il n'i a droit, ni deuoir aucun qui l'oblige, faisant son estat de conter sa volonté pour raison, et n'auoir compaignon aucun, mais d'estre de tous maistre. **91.** Doncques n'est ce pas grand'pitié que voiant tant d'exemples apparens, voiant le dangier si present, personne ne se vueille faire sage aus despens d'autrui, et que de tant de gens s'approchans si volontiers des tirans, qu'il n'i ait pas vn qui ait l'auisement et la hardiesse de leur dire ce que dit, comme porte le conte, le renard au lyon qui faisoit le malade, le t'irois volontiers voir en ta tasniere, mais ie voi assés de traces de bestes qui vont en auant vers toi; mais qui reuiennent en arriere ie n'en vois pas vne.

92. Ces miserables voient reluire les tresors du tiran, et regardent tous esbahis les raions de sa braueté, et allechés de ceste clarté ils s'approchent, et ne voient pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir de les consommer. Ainsi le satyre indiscret comme disent les fables anciennes, voiant esclairer le feu trouué par Promethé, le trouua si beau qu'il l'alla baiser et se brusla. Ainsi le papillon qui esperant iouir de quelque plaisir se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouue l'autre vertu, celle qui brusle, ce dit le poete toscan. **93.** Mais encore mettons que ces mignons eschangent les mains de celui qu'ils seruent, ils ne se scauent iamais du roi qui vient apres : s'il est bon il faut rendre conte de reconnoistre au moins lors la raison ; s'il est mauuais et pareil a leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses fauoris, lesquels communement ne sont pas contens d'auoir a leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souuent et les biens et les vies. Se peut il donc faire qu'il se trouue aucun, qui en si grand peril et avec si peu d'assurance vueille prendre ceste malheureuse place de seruir en si grand'peine vn si dangereus maistre ? **94.** Quelle peine ? Quel martire est ce, vrai Dieu ? Estre nuit et iour apres pour songer de plaire a vn, et neantmoins se craindre de lui plus que d'homme du monde, auoir tousiours l'œil au guet, l'oreille aus escoutes pour espier d'ou viendra le coup, pour descouuir les embusches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour auiser qui le trahit, rire a chacun, et neantmoins se craindre de tous ; n'auoir aucun ni ennemi ouuert ny ami asseuré, aiant tousiours le visage riant, et le cœur transi, ne pouuoir estre ioieus et n'oser estre triste.

95. Mais c'est plaisir de considerer qu'est ce qui leur reuiet de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuuent attendre de leur peine et de leur miserable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuse point le tiran, mais ceus qui le gouernent : ceus la les peuples, les nations, tout le monde a l'enui iusques aus paisans, iusques aus laboureurs ils scauent leurs noms, ils dechifrent leurs vices, ils amassent sur eus mille outrages, mille vilenies, mille maudissons ; toutes leurs oraisons, tous leurs veus sont contre ceus la ; tous leurs mal heurs, toutes les pestes, toutes leurs famines ils les leur reprochent ; et si quelque fois il leur font par apparence quelque honneur, lors mesmes ils les maugreent en leur coeur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauuages. **96.** Voila la gloire, voila l'honneur qu'ils recoiuent de leur seruice enuers les gens, desquels quand chacun auroit vne piece de leur corps, ils ne seroient pas encore, ce leur semble, assés satisfaits, ni a demi saoulés de leur peine, mais certes encore apres qu'ils sont morts, ceus qui viennent apres ne sont iamais si paresseus que le nom de ces mangepeuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille liures, et les os mesmes par maniere de dire trainés par la posterité, les

punissans encore apres leur mort de leur meschante vie.

97. Aprenons donc quelque fois, aprenons a bien faire; leuons les yeulx vers le ciel ou pour nostre honneur ou pour l'amour mesmes de la vertu, ou certes a parler a bon escient pour l'amour et honneur de Dieu tout puissant, qui est assure tesmoin de nos faits, et iuste iuge de nos fautes. De ma part ie pense bien et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire a Dieu tout liberal et debonnaire que la tirannie, qu'il reserue la bas a part pour les tirans et leurs complices quelque peine particuliere.

page 60

Montaigne

A Monsieur
Monsieur de Lansac Chevalier de l'ordre du Roy,
Conseillier de son Conseil priué,
Surintendant de ses finances,
et Capitaine de cent Gentils-hommes de sa Maison.

Monsieur ie vous enuoye le Mesnagerie de Xenophon mise en François par feu Monsieur de la Boëtie: present qui m'a semblé vous estre propre, tant pour estre party premierement, comme vous sçauuez, de la main d'un Gentilhomme de merque, tresgrand homme de guerre et de paix, que pour auoir prins sa seconde façon de ce personnage que ie sçay auoir esté aymé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous seruira tousiours d'esguillon à continuer enuers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiment, Monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il auoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre, qu'il auoit tant de degrez de suffisance au dela, que vous estes bien loing de l'auoir cogneu tout entier. Il m'a fait cest honneur viuant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser auec moy vne cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouuement ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veuë n'a quelquefois tiré court. Or sans mentir, il estoit, à tout prendre, si pres du miracle, que pour, me iettant hors des barrieres de la vray-semblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me

reserre et restraigne au dessoubs de ce que i'en sçay. Et pour ce coup, Monsieur, ie me contenteray seulement de vous supplier pour l'honneur et reuerence que vous deuez à la verité, de tesmoigner et croire, que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance donc que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce liure: qui tout d'vn train aussi vous respondra de ma part, que sans l'expresse deffense que m'en fait mon insuffisance, ie vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous dooy, et de l'ancienne faueur et amitié que vous auez portée à ceux de nostre maison. Mais Monsieur, à faute de meilleure monnoye, ie vous offre en payement vne tresasseuree volonté de vous faire humble seruice. Monsieur ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant seruiteur
Michel de Montaigne.

Aduertissement au lecteur
par M. de Montaigne.

Lecteur tu me dois tout ce dont tu iouïs de feu M. Estienne de la Boëtie : car ie t'aduisse que quant à luy il n'y a rien icy qu'il eust iamais esperé de te faire voir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouué autre chose dans sa Librairie, qu'il me laissa par son Testament, encore n'ay-ie pas voulu qu'il se perdist. Et de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouueras, que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souuent feste de moindre chose que cela : i'entens de ceux qui l'ont prattiqué plus ieune, car nostre accointance ne print commencement qu'enuiron six ans auant sa mort, qu'il auoit faict force autres vers Latins et François, comme sous le nom de Gironde, et en ay ouy reciter des riches lopins. Mesme celuy qui a escrit les Antiquitez de Bourges en allegue, que ie recognoy : mais ie ne sçay que tout cela est deuenu, non plus que ces Poëmes Grecs. Et à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en dechargeoit sur le premier papier qui luy tomboit en main, sans autre soing de le conseruer. Asseure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'auons perdu, ie n'ay peu recouurer que ce que tu en vois : sauf vn Discours de la seruitude volontaire, et quelques memoires de noz troubles sur l'Edict de Ianuier, 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur trouue la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air

page 64

d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce
dixième d'Aoust, 1570.

A Monsieur
Monsieur de Mesmes,
Seigneur de Roissy et Mal-assize,
Conseiller du Roy en son priué Conseil.

Monsieur, c'est vne des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruiner et chocquer les opinions communes et receues, qui nous portent de la satisfaction et du contentement. Car là où tout ce qui est soubs le ciel, employe les moyens et les outils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'vsage) pour l'agencement et commodité de son estre : ceulx icy pour sembler d'vn esprit plus gaillard, et plus esueillé, qui ne reçoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranlant leurs ames d'vne assiete paisible et reposee, pour apres vne longue queste la remplir en somme de doute, d'inquietude et fieure. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandees par la verité mesmes. De ma part i'ayme mieulx estre plus à mon aise, et moins habile : plus content, et moins entendu. Voyla pourquoy Monsieur, quoy que des fines gens se mocquent du soing que nous auons de ce qui se passera icy apres nous, comme nostre ame logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas : i'estime toutefois que ce soit vne grande consolation à la foiblesse et brieueté de ceste vie, de croire qu'elle se puisse fermir et allonger par la reputation et par la renommee : et embrasse tres-volontiers vne si plaisante et fauorable opinion

engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment ny pourquoy. De maniere que ayant aymé plus que toute autre chose feu Monsieur de la Boetie, le plus grand homme à mon aduis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon deuoir, si à mon escient ie laissois esuanouir et perdre vn si riche nom que le sien, et vne memoire si digne de recommandation, et si ie ne m'essayois par ces parties la, de le resusciter et remettre en vie. Je croy qu'il le sent aucunement, et que ces miens offices le touchent et resiouissent. De vray il se loge encore chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloigné de nostre commerce. Or Monsieur, par ce que chaque nouvelle cognoissance que ie donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second viure, et d'auantage que son nom s'enoblit et s'honore du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encore de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu : parmy lesquelles vous tenez tel ranc que pour vous donner occasion de recueillir ce nouuel hoste, et de luy faire bonne chere, i'ay esté d'aduis de vous presenter ce petit ouurage, non pour le seruice que vous en puissiez tirer, sçachant bien que à pratiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'aez que faire de truchement : mais il est possible que Madame de Roissy y voyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord représenté au vif, sera tres-aise de sentir la bonté de son inclination naturelle auoir non seulement atteint, mais surmonté, ce que les plus sages Philosophes ont peu imaginer du deuoir et des loix du Mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouuoir

page 67

faire chose qui reuienne à plaisir à vous ou aux vostres,
pour l'obligation que i'ay de vous faire seruice.

Monsieur ie supplie Dieu, qu'il vous doint tres-
heureuse et longue vie. De Montaigne ce 30. Auril,
1570.

Vostre humble Seruiteur,
Michel de Montaigne.

A Mademoiselle De-Montaigne,
ma Femme.

Ma femme vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galand homme, aux reigles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encore. Car ils disent qu'un habil-homme peut bien prendre femme: mais que de l'espouser c'est à faire à vn sot. Laissons les dire: ie me tiens de ma part à la simple façon du vieil aage, aussi en porte-ie tantost le poil. Et de vray la nouuelleté couste si cher iusqu'à ceste heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçay si nous en sommes à la derniere enchere) qu'en tout et par tout i'en quitte le party. Viuons ma femme, vous et moy, à la vieille Françoise. Or il vous peult souuenir comme feu Monsieur de la Boetie ce mien cher frere, et compaignon inuiolable, me donna mourant ses papiers et ses liures, qui m'ont esté depuis le plus fauory meuble des miens. Ie ne veulx pas chichement en vser moy seul, ny ne merite qu'ils ne seruent qu'à moy. A ceste cause il m'a pris enuie d'en faire part à mes amis. Et par ce que ie n'en ay, ce croy-ie, nul plus priué que vous, ie vous enuoye la Lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduite par luy en François: bien marry dequoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a falu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous aduertir de vostre deuoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy: Car il vous descouurira mes

page 69

intentions, et ce qui se peut alleguer en cela beaucoup mieux que ie ne ferois moy-mesmes. Sur ce, ma femme, ie me recommande bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris ce 10. Septembre, 1570.

Vostre bon mary Michel De-Montaigne.

A Monseigneur
Monsieur de l'Hospital
Chancelier de France.

Monseigneur i'ay opinion que vous autres à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouuernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriuer à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est-il nulle communauté si chétieue, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chascun de ses offices, pourueu que le departement et le triage s'en peust iustement faire. Et ce point la gaigné, il ne resteroit rien pour arriuer à la parfaicte composition d'un estat. Or à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny voz yeulx ne se peuuent estendre si loing, que de trier et choisir parmy vne si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publique si bien establee, en laquelle nous ne remerquions souuent la faute de ce departement et de ce choix. Et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faueurs, les brigues et la violence commandent, si quelque election se voit faicte meritoirement et par ordre, nous le deuons sans doute à la fortune, qui par l'inconstance de son bransle diuers s'est pour ce coup rencontrée au train de la raison. Monsieur ceste consideration m'a souuent consolé sçachant M. Estienne de la Boëtie l'un des plus propres et

necessaires hommes aux premieres charges de la France, auoir tout du long de sa vie crouppy, mesprisé és cendres de son fouyer domestique, au grand interest de nostre bien commun : car quant au sien particulier, ie vous aduise Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui deffient la fortune, que iamais homme n'a vescu plus satisfait ny plus content. Le sçay bien qu'il estoit esleué aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes: et sçay d'auantage, que iamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que en l'aage de trente deux ans qu'il mourut, il auoit acquis plus de vraye reputation en ce rang la, que nul autre auant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat vn digne capitaine, ny d'employer, aux charges moyennes ceux qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces furent mal mesnagees, et trop espargnees. De façon que au de la de sa charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oisiues et inutiles: desquelles la chose publique eust peu tirer du seruice, et luy de la gloire. Or Monsieur, puis qu'il a esté si non-chalant de se pousser soy-mesme en lumiere, comme de malheur la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble: et qu'il a esté d'vn siecle si grossier ou si plein d'enuie, qu'il n'y a peu nullement estre aidé par le tesmoignage d'autruy, ie souhaite merueilleusement que au moins apres luy sa memoire à qui seule meshuy ie dois les offices de nostre amitié, reçoie le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommandation des personnes d'honneur et de vertu. A ceste cause m'a il pris enuie de le mettre au iour, et de vous le presenter, Monsieur, par ce peu de Vers Latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du Maçon qui met le plus beau de son

bastiment vers la rue, et du Marchand qui fait monstre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise, ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray suc et moëlle de sa valeur l'ont suiuy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les fueilles. Qui pourroit faire voir les reiglez branles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa Iustice, la viuacité de son esprit, le poix et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing esleuees au dessus du vulgaire, son sçauoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et Iuree contre tout vice, mais principalement contre ceste vilaine traficque qui se couue sous l'honorable tiltre de Iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien vne singuliere affection enuers luy meslee d'vn merueilleux regret de sa part. Mais Monsieur il s'en faut tant que ie puisse cela, que du fruict mesmes de ses estudes il n'auoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité : et ne nous en est demeuré, que ce que par maniere de pasetemps il escriuoit quelquefois. Quoy que ce soit, ie vous supplie Monsieur, le receuoir de bon visage : et, comme nostre iugement argumente maintefois d'vne chose legere vne bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux cler-voyans quelque merque honorable du lieu d'ou ils partent, monter par ce sien ouurage à la cognoissance de luy mesme, et en aymer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy Monsieur vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresoluë qu'il auoit de vostre vertu : et si accomplirez ce qu'il a infiniment souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la

cognoissance et amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise dequoy si hardiment i'use des choses d'autrui, ie l'aduse qu'il ne fut iamais rien plus exactement dict ne escript aux escholes des Philosophes du droit et des devoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en auons prattiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce leger present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reuerence que ie porte à vostre suffisance, et qualitez singulieres qui sont en vous. Car quant aux estrangeres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De-Montaigne ce 30. Aupil, 1570.

Vostre humble et obeissant
seruiteur,

Michel de Montaigne

Extraict d'une lettre
Que Monsieur le Conseiller de Montaigne escrit à
Monseigneur de Montaigne son pere, concernant
quelques particularitez
qu'il remarqua en la maladie et mort de feu Monsieur
de la Boetie.

Quant à ses dernieres paroles, sans doute si homme en doit rendre bon conte, c'est moy, tant par ce que du long de sa maladie il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul autre : que aussi pource que pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportez, i'auois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volonteiz qu'il auoit eu durant sa vie, autant sans doute qu'homme peut auoir d'un autre : et par ce que ie les scauois estre hautes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et quand tout est dit, admirables : ie preuoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouuoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien en vne telle necessité, qui ne fust grand, et plein de bon exemple : Ainsi ie m'en prenois le plus garde que ie pouuois. Il est vray, Monseigneur, comme i'ay la memoire fort courte, et debauchée encore par le trouble que mon esprit auoit à souffrir d'une si lourde perte, et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie voudrois estre sceuës. Mais celles desquelles il m'est souuenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible. Car pour le représenter ainsi fierement arrêté en sa braue démarche, pour vous faire voir ce courage inuincible dans vn corps atterré et assommé par les

furieux efforts de la mort, et de la douleur, ie confesse qu'il y faudroit vn beaucoup meilleur stile que le mien. Par-ce qu'encores que durant sa vie quand il parloit des choses graues et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit mal-aisé de les si bien escrire : si est-ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforçassent à l'enuy, comme pour luy faire leur dernier seruice. Car sans doute ie ne le vis iamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de ceste maladie. Au reste, Monseigneur, si vous trouuez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legers et ordinaires, ie l'ay fait à escient. Car estants dits en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est vn singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité, et d'assurance.

Comme ie reuenois du Palais, le lundy neuvième d'Aoust. 1563. Ie l'enuoyay conuier à disner chez moy : il me manda qu'il me mercioit, qu'il se trouuoit vn peu mal, et que ie luy ferois plaisir si ie voulois estre vne heure avec luy, auant qu'il partist pour aller en Medor. Ie l'allay trouuer bien tost apres disner : il estoit couché vestu, et monstroit desia ie ne sçay quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit vn flux de ventre avec des tranchees, qu'il auoit pris le iour auant iouant en pourpoint soubs vne robe de soye avec monsieur d'Escars, et que le froit luy auoit souuent fait sentir semblables accidents. Ie trouuay bon qu'il continuast l'entreprise qu'il auoit pieça faicte de s'en aller : mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieuës de la ville. Cela faisois-ie pour le lieu où il estoit logé tout auoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il auoit quelque apprehension,

comme reuenant de Perigort et d'Agenois, où il auoit laissé tout empesté: et puis pour semblable maladie que la sienne ie m'estois autre-fois tresbien trouué de monter à cheual. Ainsi il s'en partit, et Mademoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avec luy.

Le lendemain de bien bon matin, voicy venir vn de ses gents à moy de la part de Mademoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouué la nuict, d'vne forte dissenterie. Elle enuoyoit querir vn medecin, et vn apotiquaire, et me prioit d'y aller: comme ie fis l'apres-disnée.

A mon arriuée, il sembla qu'il fust tout esiouy de me voir: et comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en reuenir, et luy promisse de le reuoir le lendemain: il me pria avec plus d'affection et d'instance, qu'il n'auoit iamais fait d'autre chose, que ie fusse le plus que ie pourrois avec luy. Cela me toucha aucunement. Ce neantmoins ie m'en allois quand Mademoiselle de la Boëtie, qui presentoit desia ie ne sçay quel mal-heur, me pria les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arresta, dequoy il se resiouit avecques moy. Le lendemain ie m'en reuins, et le leudy le fus retrouver. Son mal alloit en empirant: son flux de sang et ses tranchées qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à autre.

Le Vendredy ie le laissay encores: et le Samedy ie le fus reuoir desia fort abbatu. Il me dit lors que sa maladie estoit vn peu contagieuse, et outre cela, qu'elle estoit mal-plaisante, et melancholique: qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avec luy que par boutées, mais le plus souuent que ie pourrois. Ie ne l'abandonnay plus. Iusques au Dimenche il ne

m'auoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en auoient dit. D'affaires publiques bien peu : car ie l'en trouuay tout degousté dès le premier iour. Mais le Dimenche il eut vne grand'foiblesse : Et comme il fut reuenu à soy, il dit, qu'il luy auoit semblé estre en vne confusion de toutes choses, et n'auoir rien veu qu'une espesse nuë, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit pesle-mesle, et sans ordre. Toutesfois qu'il n'auoit eu nul desplaisir à tout cest accident. La mort n'a rien de pire que cela, luy dis-ie lors, mon frere : Mais n'a rien de si mauuais, me respondit-il.

Depuis lors, par ce que dès le commencement de son mal, il n'auoit pris nul sommeil, et que nonobstant tous les remedes, il alloit tousiours en empirant : de sorte qu'on y auoit desia employé certains bruuages, desquelz on ne se sert qu'aux dernieres extremitez. Il commença à desesperer entierement de sa guerison : ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, par ce qu'il fut trouué bon, ie luy dis, qu'il me sieroit mal pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me souciois que comme en sa santé on auoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil, autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encore en sa maladie : et que si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faute d'aduisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques décousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation. Ce qu'il print de moy de tresbon visage. Et après s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela : Il me pria d'appeller son oncle et sa femme seuls, pour leur faire entendre ce

qu'il auoit deliberé quant à son testament. Le luy dis qu'il les estonneroit. Non, non, me dit-il, le les consoleray, et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy-mesmes. Et puis il me demanda, si les foiblesses qu'il auoit eues, ne nous auoient pas vn peu estonnez. Cela n'est rien, lui fis-ie, mon frere: ce sont accidents ordinaires à telles maladies. Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit-il, quand bien il en aduiendroit ce que vous en craindriez le plus. A vous ne seroit-ce que heur, luy replicquay-ie: mais le dommage seroit à moy qui perdrais la compagnie d'vn si grand, si sage, et si certain amy, et tel que ie serois assure de n'en trouuer iamais de semblable. Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta-il: et vous assure que ce qui me fait auoir quelque soing que i'ay de ma guerison, et n'aller si courant au passage que i'ay desia franchy à demy: c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme, et de ceste pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme) que i'ayme tous deux vnicquement: et qui porteront bien impatiemment (i'en suis assure) la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eux. I'ay aussi respect au desplaisir que auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquelz certes, ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie serois content de ne perdre encores la conuersation. Et si ie m'en vais, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie. Et puis, mon frere, parauenture n'estois-ie point né si inutile, que ie n'eusse moyen de faire seruice à la chose publique. Mais quoy qu'il en soit, ie suis

prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout assuré, que ie iouïray de l'aise que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte Maiesté d'ordonner de moy: et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et ceste bonne femme hors des gonds de la raison. Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desia. Je luy dis, que assez bien pour l'importance de la chose. Ouy (suyuit-il) à ceste heure, qu'ils ont encore vn peu d'esperance. Mais si ie la leur ay vne fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. Suiuant ce respect, tant qu'il vescu depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il auoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en vser de mesmes. Quand il les voyoit aupres de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce point ie le laissay pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieux qu'ils peurent pour vn temps. Et apres nous estre assis au tour de son lict, nous quatre seuls, il dit ainsi d'vn visage posé, et comme tout esiouy.

Mon Oncle, ma Femme, ie vous assure sur ma foy, que nulle nouvelle attainte de ma maladie ou opinion mauuaise que i'aye de ma guerison, ne m'a mis en fantaisie de vous faire appeller, pour vous dire ce que i'entreprins: car ie me porte, Dieu-mercy, tres bien, et plein de bonne esperance: mais ayant de longue main apprins, tant par longue experience, que par longue estude, le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesmes en

nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant : et considerant aussi que puisque ie suis malade, ie me suis d'autant approché du danger de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domesticques, apres en auoir eu vostre aduis premierement. Et puis adressant son propos à son oncle, Mon bon oncle, dit-il, si i'auois à vous rendre à ceste heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois en piece fait : il me suffit que iusques à present, où que i'aye esté et à quiconques i'en aye parlé, i'aye tousiours dit, que tout ce que vn tressage, tresbon et tresliberal pere pouuoit faire pour son fils, tout cela auez vous fait pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lors qu'il vous a pleu me poulsier aux estats : de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitez vostres enuers moy : somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'aduouë de vous, ie vous en suis redeuable, vous estes mon vray pere : ainsi comme fils de famille ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. Lors il se teust, et attendit que les soupairs et les sanglots eussent donné loisir à son oncle de luy respondre, qu'il trouueroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis destournant sa parole à sa femme : Ma semblance, dit-il, (ainsi l'appelloit-il souuent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eux) ayant esté ioint à vous du saint neud de mariage, qui est l'vn des plus respectables et inuiolables que Dieu nous ait ordonné ça bas, pour l'entretien de la societé humaine,

Le vous ay aymee, cherie et estimee autant qu'il m'a esté possible, et suis tout assureé que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçauois assez recognoistre. Le vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au pris de voz merites.

Et puis tournant son propos à moy : Mon frere, dit-il, que i'ayme si chèrement, et que i'auois choisy parmy tant d'hommes, pour renouveler avec vous ceste vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'vsage est par les vices dès si long temps esloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité : Le vous supplie pour signal de mon affection enuers vous, vouloir estre successeur de ma Bibliothecque et de mes liures, que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cueur : et qui vous est conuenable pour l'affection que vous auez aux lettres. Ce vous sera *mnémósunon* tui sodalis. »

Et puis parlant à tous trois generalement, loüa Dieu, de quoy en vne si extreme necessité, il se trouuoit accompagné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde. Et qu'il luy sembloit tresbeau à voir, vne assemblee de quatre si accordants et si vnis d'amitié, faisant, disoit-il, estat, que nous nous entraymions vnanimement les vns pour l'amour des autres : et nous ayant recommandé les vns aux autres, Il suyuit ainsi. Ayant mis ordre à mes biens, encores me faut il penser à ma conscience. Ie suis Chretien, ie suis Catholique : tel ay vescu, tel suis-ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir vn prestre, car ie ne veux faillir à ce dernier deuoir d'vn Chrestien.

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il auoit continué avec telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que la où ie l'auois trouué, lors que i'entray en sa chambre, foible, trainant lentement les mots, les vns apres les autres, et ayant le pouls abbatu comme de fiéure lente, et tirant à la mort, le visage palle et tout meurtry, il sembloit lors qu'il vint, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur : le taint plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy fis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cueur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures apres, tant pour luy continuer ceste grandeur de courage, que aussi par ce que ie souhaittois pour la ialousie que i'ay euë toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoins de tant et si belles preuues de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre : ie luy dis, que i'auois, rougy de honte de quoy le courage m'auoit failly à ouïr ce, que luy qui estoit engagé dans ce mal auoit eu courage de me dire. Que iusques lors i'auois pensé que Dieu ne nous donnast guieres si grand auantage sur les accidents humains, et croyois mal-ayseement ce que quelque-fois i'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti vne telle preuue, ie louois Dieu de quoy ce auoit este en vne personne de qui ie fusse tant aymé, et que i'aymassé si chèrement : et que cela me seruiroit d'exemple, pour iouër ce mesme rolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en vser ainsi, et de monstrier par effect que les discours que nous auions tenus ensemble pendant notre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engrauez bien auant au cueur et en l'ame, pour les mettre en

execution aux premieres occasions qui s'offriroient, adioustant que c'estoit la vraye pratique de noz estudes, et de la philosophie. Et me prenant par la main: Mon frere, mon amy, me dit-il, ie t'asseure que i'ay fait assez de choses, ce me semble, en ma vie, auec autant de peine et de difficulté que ie fais ceste-cy. Et quand tout est dit, il y a fort long temps que i'y estois préparé, et que i'en sçauois ma leçon toute par cueur. Mais n'est-ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis? l'estois prest à entrer à mon trente-troisième an. Dieu m'a fait ceste grace, que tout ce que i'ay passé iusques à ceste heure de ma vie, a esté plein de santé et de bon-heur: pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouuoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires et de voir mille choses mal-plaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle ie suis quitte par ce moyen. Et puis il est vray-semblable que i'ay vescu iusqu'à ceste heure auec plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse parauenture fait, si Dieu m'eust laissé viure iusqu'à ce, que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me fust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, que ie m'en vays trouuer Dieu, et le seieur des bien heureux. Or par ce que ie montrois mesmes au visage l'impatience que i'auois à l'ouyr: Comment, mon frere, me dit-il, me voulez vous faire peur? Si ie l'auois, à qui seroit-ce de me l'oster qu'à vous? Sur le soir, par ce que le notaire suruint, qu'on auoit mandé pour receuoir son testament, ie le luy fis mettre par escrit, et puis ie luy feus dire s'il ne le vouloit pas signer: non pas signer, dit-il, ie le veux faire moy-mesme. Mais ie voudrois, mon frere qu'on me donnast vn peu de loisir, car ie me trouue extremement

trauillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus. Ie me mis à changer de propos, mais il se reprit soudain, et me dit, qu'il ne failloit pas grand loisir à mourir, et me pria de sçauoir si le notaire auoit la main bien legere, car il n'arresteroit gueres à dicter. I'appelay le notaire, et sur le champ il dicta si viste son testament, qu'on estoit bien empesché à le suyure. Et ayant acheué il me pria de luy lire : et parlant à moy, voylà, dit-il, le soing d'vne belle chose que noz richesses : *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona.* Apres que le testament eut esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Ie luy dis que non, mais que ce fust tout doucement.

Lors il fit appeler Madamoyselle de Saint-quentin sa niepce, et parla ainsi à elle : Ma niepce m'amie, il m'a semblé depuis que ie t'ay cogneuë auoir veu reluire en toy des traits de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fais avec si bonne affection, et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy : et vrayement ie t'en suis obligé et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste pour ma descharge, ie t'aduertis d'estre premierement deuote enuers Dieu. Car c'est sans doute la principale partie de nostre deuoir, et sans laquelle nulle autre action ne peut estre ny bonne ny belle : et celle la y estant bien à bon escient, elle traine apres soy par necessité toutes autres actions de vertu. Apres Dieu, il te faut aymer et honorer ton pere et ta mere, mesmes ta mere ma sœur, que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde : et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuis comme peste ces folles priuautez que tu vois les

femmes auoir quelquefois avec les hommes: Car encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauuais, toutefois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysiueté, et de là, dans le vilain boubier du vice. Crois moy: la plus seure garde de la chasteté à vne fille, c'est la seuerité. Ie te prie, et veux qu'il te souuienne de moy, pour auoir souuent deuant les yeux l'amitié que ie t'ay portée: non pas pour te plaindre et pour te douloir de ma perte, et cela deffens-ie à tous mes amys tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils fussent enuieux du bien, duquel, mercy à ma mort, ie me verray bien tost iouissant: et t'asseure ma fille, que si Dieu me donnoit à ceste heure à choisir, ou de retourner à viure encores, ou d'acheuer le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au choisis. Adieu ma niepce m'amy.

Il fit apres appeller Mademoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dit: Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes aduertissements, ayant vne telle mere, que i'ay trouuée si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant iamais fait nulle faute. Vous serez tresbien instruite d'vne telle maistresse d'eschole. Et ne trouuez point estrange, si moy, qui ne vous attouche d'aucune parenté, me soucie, et me mesle de vous. Car estant fille d'vne personne qui m'est si proche, il est impossible, que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi. Et pourtant ay-ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres. Et parauanture ne vous nuira-il pas à vostre auancement d'auoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez: vous estes Damoiselle de bon lieu. Il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit: ce que ie vous prie

vouloir faire. Je ne vous deffens pas le vice qui est tant detestable aux femmes: car ie ne veux pas penser seulement, qu'il vous puisse tomber en l'entendement: voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu ma belle fille.

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui furent languets. Mais apres tout cela il commanda qu'on fist sortir tout le monde, sauf sa garnison: Ainsi nomma-il les filles qui le seruoient. Et puis appellant mon frere de Beau-regard: Monsieur de Beau-regard, luy dit-il, Je vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy: vous voulez bien que ie vous descouure quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire. Dequoy, quand mon frere luy eut donné assurance, il suyuit ainsi: Je vous iure que de tous ceux qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ait eu vn seul qui s'y soit mis avec meilleur zèle, plus entiere, sincere et simple affection, que vous. Et crois certainement que les seuls vices de noz prelates, qui ont sans doute besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela: ie ne vous en veux pour ceste heure demouuoir: car aussi ne prie-ie pas volontiers personne de faire, quoy que ce soit, contre sa conscience. Mais ie vous veux bien aduertir, qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes, par vne continuelle concorde: maison que i'ay autant chere que maison du monde: Mon Dieu quelle case, de laquelle il n'est iamais sorty acte que d'homme de bien! ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous devez tant, de

vostre bon oncle, à voz freres, vous fuyez ces extremitez: ne soyez point si aspre et si violent: accommodez vous à eux. Ne faictes point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous voyez combien de ruines ces dissensions ont apporté en ce royaume, et vous respons, qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconueniens parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a iouy iusques à ceste heure. Prenez en bonne part, Monsieur de Beau-regard, ce que ie vous en dis, et pour vn certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte. Car pour cest effect me suis-ie reserué iusques à ceste heure à vous le dire: et à l'aenture vous le disant en l'estat auquel vous me voyez, vous donnerez plus de poix et d'autorité à mes paroles. Mon frere le remercia bien fort.

Le Lundi matin il estoit si mal, qu'il auoit quitté toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me vit, il m'appella tout piteusement, et me dit: Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de tourments que ie souffre? Ne voyez vous pas meshuy que tout le secours que vous me faites ne sert que d'allongement à ma peine? Bien tost apres il s'esuanouit: de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespasé: en fin on le réueilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps apres: et nous oyant crier autour de luy, il nous dit: Mon Dieu, qui me tourmente tant? Pourquoy m'oste l'on de ce grand et plaisant repos auquel ie suis? Laissez moy ie vous prie. Et puis m'oyant, il me dit, Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez donc pas que ie guerisse. O quel ayse vous me faites perdre! En fin s'estant encores plus remis, il

demanda vn peu de vin. Et puis s'en estant bien trouué, me dit, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. Non est dea, fis-ie, pour le mettre en propos, c'est l'eau : C'est-mon, repliqua-il, *hudor ariston*. Il auoit desia toutes les extremitez, iusques au visage, glacees de froit, avec vne sueur mortelle qui luy couloit tout le long du corps : Et n'y pouuoit on quasi plus trouuer nulle recognoissance de pouls. Ce matin il se confessa à son prestre : mais par ce que le prestre n'auoit apporté tout ce qu'il luy failloit, il ne luy peut dire la Messe. Mais le Mardy matin monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dit-il, à faire son dernier office chrestien. Ainsi il ouit la Messe, et fit ses Pasques. Et comme le prestre prenoit congé de luy, il luy dit, Mon pere spirituel ie vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy, soit qu'il soit ordonné par les tressacrez thresors des desseins de Dieu que ie finisse à ceste heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandemens d'vn si haut et si puissant maistre : ou s'il luy semble que ie face encores besoin par deça, et qu'il vueille me reseruer à quelque autre heure, suppliez le qu'il finisse bien tost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face la grace de guyder dorenavant mes pas à la suyte de sa volonté, et de me rendre meilleur que ie n'ay esté. Sur ce point il s'arresta vn peu pour prendre aleine : et voyant que le prestre s'en alloit, il le rappella, et luy dit, Encores veux ie dire cecy en vostre presence : le proteste, que comme i'ay esté baptisé, ay vescu, ainsi veux-ie mourir soubs la foy et religion que Moyse planta premierement en

Ægypte: que les Peres receurent depuis en Iudee, et qui de main en main par succession de temps a esté apportee en France. Il sembla à le voir qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu: mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy. Car ce sont, dit-il, les meilleurs offices que les Chrestiens puissent faire les vns pour les autres. Il s'estoit en parlant descouuert vne espaule, et pria son oncle la recourir, encores qu'il eust vn vallet plus pres de luy. Et puis me regardant: *Ingenui est*, dit il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere*. Monsieur de Belot le vint voir apres midy: et il luy dit, luy presentant sa main: Monsieur mon bon amy, i'estois icy à mesme pour payer ma debte, mais i'ay trouué vn bon creditteur qui me l'a remise. Vn peu apres comme il se réueilloit en sursaut: Bien, bien, qu'elle vienne quand elle voudra, ie l'attends, gaillard et de pié coy. Mots qu'il redist deux ou trois fois en sa maladie. Et puis comme on luy entreouuroit la bouche par force, pour le faire aualler: *An viuere tanti est?* dit-il, tournant son propos à Monsieur de Belot. Sur le soir il commença bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort: et comme ie souppois il me fit appeler, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'vn homme, et comme il disoit de soy-mesme, *Non homo, sed species hominis*: Et me dit, à toutes peines, Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie visse les effects des imaginations que ie viens d'auoir. Apres auoir attendu quelque temps qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des soupirs tranchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commençoit fort à luy denier son office. Quelles sont elles, mon frere? luy dis-je. Grandes, grandes, me respondit-il. Il ne fut iamais, suyuis-je, que ie n'eusse cest honneur que de

communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement, voulez vous pas que i'en iouisse encore ? C'est-mon dea, respondit-il : mais mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles. Nous en demeurasmes là : car il n'en pouuoit plus. De sorte qu'un peu au parauant il auoit voulu parler à sa femme, et luy auoit dit d'un visage le plus gay qu'il le pouuoit contrefaire, qu'il auoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforçast pour parler : mais la force luy deffaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce fut pour-neant : car il euanouit soudain, et fut long temps sans veoir. Estant desia bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de Mademoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dit ainsi : Ma semblance, vous vous tourmentez auant le temps : voulez-vous pas auoir pitié de moy ? Prenez courage. Certes ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous voy souffrir, que pour le mien : et avec raison : par ce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les autres, c'est par certain iugement et par discours de raison, que nous le sentons. Mais ie m'en vois. Cela disoit il, par ce que le cueur luy failloit. Or ayant eu peur d'auoir estonné sa femme, il se reprint et dist, Je m'en vois dormir, bon soir ma Femme, allez vous en. Voila le dernier congé qu'il print d'elle. Apres qu'elle fut partie, Mon frere, me dit-il, tenez vous au pres de moy, s'il vous plaist. Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chaud qu'on luy auoit fait aualler, il print vne voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avec tout plein de violence : de sorte

que toute la compaignie commença à auoir quelque esperance, par ce que iusques lors la seule foiblesse nous l'auoit fait perdre. Lors entre autres choses il se print à me prier et reprier avecques vne extreme affection, de luy donner vne place : de sorte que i'eus peur que son iugement fust esbranlé. Mesmes que luy ayant bien doucement remonstré, qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : Mon frere, mon frere, me refusez-vous doncques vne place ? Iusques à ce qu'il me contraignit de le conuaincre par raison, et de luy dire, que puis qu'il respiroit et parloit, et qu'il auoit corps, il auoit par consequent son lieu. Voire, voire, me respondit-il lors, i'en ay, mais ce n'est pas celuy qu'il me faut : et puis quand tout est dit, ie n'ay plus d'estre. Dieu vous en donnera vn meilleur bien tost, luy fis-ie. Y fusse-ie desia, mon frere, me respondit-il, il y a trois iours que i'ahanne pour partir. Estant sur ces destresses il m'appella souuent pour s'informer seulement si i'estois pres de luy. En fin il se mist vn peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance. De maniere que sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques Mademoiselle de la Boëtie. Mais vne heure apres ou enuiron, me nommant vne fois ou deux, et puis tirant à soy vn grand soupir il rendit l'ame, sur les trois heures du Mercredy matin dixhuitiesme d'Aoust, l'an mil cinq cens soixante trois, apres auoir vescu 32. ans, 9. mois, et 17. iours.

A Monsieur
Monsieur de Foix,
Conseiller du Roy en son Conseil priué,
et Ambassadeur de sa Maiesté pres la Seigneurie de
Venise.

Monsieur, estant à mesme de vous recommander et à la posterité la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tombé en fantaisie, combien c'estoit vne indiscretion de grande consequence et digne de la coërtion de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en etrener, sans choisis et sans iugement, le premier venu, selon nos interets particuliers: Veux que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la Peine et la Recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes que par l'honneur et la honte, d'autant que celles cy donnent droittement à l'ame, et ne se goustent que par les sentimens interieurs et plus nostres: là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre recompense, et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle fait estat d'aiguillonner par ce moien les viuans à les imiter: comme les derniers chastiments sont employez par la Iustice plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or le louer et le meslouer

s'entrerespondents de si pareille consequence, il est mal-aisé à sauuer, que nos loix defendent offenser la reputation d'autruy, et ce neantmoins permettent de l'annoblir sans merite. Ceste pernicieuse licence de ietter ainsi à nostre poste au vent les louanges d'un chascun a esté autrefois diuersement retreinte ailleurs. Voire à l'adventure aida elle iadis à mettre la poësie en la male-grace des Sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couurir, que le vice du mentir n'y apparaisse tousiours tresmesseant à vn homme bien né, quelque visage qu'on luy donne. Quant à ce personnage de qui ie vous parle, Monsieur, il m'enuoye bien loing de ces termes, car le danger n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste: et son malheur porte, que comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresiustes et tresapparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moi en et de suffisance pour la luy rendre: ie dy moy à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oisiues au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car la nature des choses aiant ie ne sçay comment permis, que la verité pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'ambrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les outils de la persuasion, ie me treuve si fort desgarny et de credit pour authoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que ie n'aye quitté là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par ou dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçauoir. De vray, Monsieur, aiant esté surpris de sa destinee en la fleur de son aage, et dans

le train d'une tresheureuse et tres vigoureuse santé, il n'auoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouurages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela. Et à l'adventure estoit il assez braue, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais en fin i'ai prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'auoir enseuely avec soy tant de rares faueurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'enseuelir encore la cognoissance qu'il m'en auoit donnee. Et pourtant aiant curieusement recueilly tout ce que i'ay trouué d'entier parmi ses brouillars et papiers espars çà et là, le iouët du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce fust, de le distribuer et de le departir en autant de pieces que i'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honorable. Comme vous, Monsieur, qui de vous mesmes pouuez auoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira si bon luy semble, mais ie luy iure sur tout ce que i'ay de conscience, l'auoir sçeu et veu tel, tout consideré, qu'à peine par souhait et imagination pouuois-ie monter au de là, tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compagnons. Je vous supplie treshumblement, Monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encore de ces dix ou douze Vers françois, qui se iettent comme par necessité à l'abry de vostre faueur. Car ie ne vous celeray pas, que la publication n'en ayt esté differee apres le reste de ses œuures, sous couleur de ce, que par de là on ne les trouuoit pas

assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, Monsieur, ce qui en est : et par ce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauuage et la barbarie : C'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne receu de vos ancestres auez adiousté du vostre le premier reng encore en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'autorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousiours ainsi. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons, que le dire, si est-ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, Monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouy dire à personnes qui s'entendent en sçauoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande : mais d'auantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inuentions, qu'ils sont pour le subiect autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encore veu en nostre langue. Naturellement chasque ouurier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble : car toutes pieces egallement necessaires au bastiment d'vn corps ne sont pas pourtant egallement prisables. La mignardise du langage, la douceur et la pollissure reluisent à l'aduenture plus en quelques autres, mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, pointes et traicts, ie ne pense point que nuls autres leur passent deuant. Et si fauldroit il encore venir en composition de ce, que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an

mettoit il vne fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous voyez, Monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans choisis et sans triage: en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast que pour dire qu'il estoit capable de tout faire. Car au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, auons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sçeuës, plus dignes d'estre admirees. Voila, Monsieur, ce que la raison et l'affection iointes ensemble par vn rare rencontre me commandent vous dire de ce grand homme de bien: et si la priuaulté que i'ay prise de m'en adresser à vous, et de vous en entretenir si longuement, vous offense, il vous souuiendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous ietter en butte à l'importunité et embesongnement des affaires d'autrui. Sur ce, apres vous auoir presenté ma treshumble affection à vostre seruice, ie supplie Dieu vous donner, Monsieur, tresheureuse et longue vie.

De Montaigne ce premier de Septembre, mil cinq cents soixante et dix.

Votre obeissant seruiteur
Michel de Montaigne.

Chp. vinthuitiesme.

De l'amitie.

Considerant la conduite de la besoingne d'un peintre que j'ay, il m'a pris enuie de l'ensuiure. Il choisit le plus noble endroit et milieu de chasque paroy, pour y loger un tableau elaboré de toute sa suffisance, et le vuide tout au tour il le remplit de cotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont-ce icy aussi a la verité que cotesques et corps monstrueux, rappiecez de diuers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Le vay bien iusques a ce segond point avec mon peintre, mais ie demeure court en l'autre, et meilleure partie. Car ma suffisance ne va pas si auant que d'oser entreprendre un tableau riche poly et formé selon l'art : ie me suis aduisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boitie qui honorera tout le reste de cete besogne. C'est un discours auquel il donna nom *De la seruitude volontaire*, mais ceus qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé, le contre un. Il l'escruiit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse, n'ayant pas attainé le dix-huitiesme an de son aage, a l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça es mains des gens d'entendement, non sans bien grande et meritée recommandation. Car il est gentil, et plein tout ce qu'il est possible. Si y a il bien a dire, que ce ne soit le mieux qu'il peut faire, et si en l'aage que ie l'ay conneu plus auancé, il eut pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions

plusieurs choses rares, et qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'antiquité. Car notamment en cete partie des dons de nature, ie n'en connois nul qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rancontre, et croy qu'il ne le veit onques puis qu'il luy eschapa, et quelques memoires sur cet edit de Ianuier fameux par nos guerres ciuiles, qui trouueront encores ailleurs leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouurer de ses reliques, outre le liuret de ses œuures que i'ay faict mettre en lumiere: et si suis obligé particulièrement a cete piece, d'autant qu'elle a serui de moien a nostre premiere accointance. Car elle me fut monstrée auant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cete amitié que nous auons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite, que certainement il ne s'en lit guiere de pareilles. Entre nos hommes il ne s'en voit nulle trace en vsage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arriue vne fois en trois siecles. Il n'est rien a quoy il semble que nature nous aye plus acheminé qu'a la societé. Or le dernier point de sa perfection c'est cestuy-cy. Car des enfans aux peres c'est plustost respect qu'amitie: l'amitie se nourrit de communication, qui ne peut se trouuer entre eux, pour la trop grande disparité, et offenceroit a l'aduenture les deuoirs de nature. Car ni toutes les secretes pensées des peres ne se peuuent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer vne messeante priuauté: ny les aduertissemens et corrections qui est vn des premiers offices d'amitie, ne se pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'est trouué des nations ou par vsage les enfans tuoient leurs peres, et d'autres ou les peres

tuoient leurs enfans, pour euiten l'empeschement qu'ils se peuuent quelquefois entreporter, et naturellement l'vn depend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient iamais la. Il s'est trouué iusques a des philosophes desdaignans cete cousture naturelle, tesmoing celuy qui quand on le pressoit de l'affection qu'il deuoit a ses enfans pour estre sortis de luy, se mit a cracher, et cela, dict il, en est aussi bien sorty. Et cet autre que Plutarque vouloit induire a s'accorder avec son frere, ie n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. C'est a la verité vn beau nom, et plein de dilection que le nom de frere, et a cete cause en fimes nous luy et moi nostre alliance. Mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'vn soit la paureté de l'autre, cela detrampe merueilleusement et relasche cete soudure fraternelle: les freres ayantz a conduire le progrez de leur auancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se hurtent et se choquent souuent. Dauantage la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaites amitez, pourquoy se trouuera elle en ceux ci? Le pere et le fils peuuent estre de complexion entierement eslongnée, et les freres aussi. C'est mon fils c'est mon parent, mais c'est vn homme farouche, vn meschant, ou vn sot. Et puis a mesure que ce sont amitiés que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement siene que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé la tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques et le plus indulgent iusques a son extreme vieillesse, et estant d'vne famille fameuse de pere en fils, et

exemplaire en cete partie de la concorde fraternelle. D'y comparer l'affection enuers les fames, quoy qu'elle naisse a la verité de nostre choix, on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, ie le confesse,

*(Neque enim est dea nescia nostri
Quæ dulcem curis miscet amaritiam)*

est plus actif, plus cuisant, et plus aspre. Mais c'est vn feu temeraire et volage, ondoiant et diuers, feu de fiebure, subiect a accez et remises, et qui ne nous tient qu'a vn coing. En l'amitié, c'est vne chaleur generale et vniuersele, temperée au demeurant et egale, vne chaleur constante et rassize, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est en l'amour ce n'est qu'un desir forcené apres ce qui nous fuit.

*Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo al caldo, alla montagna, allito.
Ne piu l'estima poi, che presa vede
Et sol dietro a chi fugge affretta il piede.*

Aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est a dire en la conuenance des volontez, il s'esuanouist et s'alanguist: la iouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte a sacieté. L'amitié au rebours, est iouie a mesure qu'elle est desirée, ne s'esleue, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouissance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Sous cete parfaicte amitié ces affections volages ont autrefois trouué place ches moy: affin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en connoissance l'une de l'autre, mais en comparaison iamais: la premiere maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant desdaigneusement

cête cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle. Quant aux mariages, outre ce que c'est vn marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte et forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict a autres fins : comme de la generation, alliances, richesses, il y suruient mille fusées estrangeres a desmeler parmy, suffisantes a rompre le fil et troubler le cours d'vne viue affection : la ou en l'amitié, il n'y a affaires ny commerce que d'elle mesme : ioint qu'a dire le vray la suffisance ordinaire des fames n'est pas pour respondre a cête conference et communication nourrisse de cête sainte couture, ny leur ame ne semble estre assez ferme pour soustenir l'estreinte d'vn neud si pressé et si durable. Et certes sans cela s'il se pouuoit dresser vne tele accointance libre et volontaire, ou non seulement les ames eussent cête entiere iouyssance : mais encore ou les corps eussent part a l'aliance, il est vray semblable que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, et cet autre licence Greque est iustement abhorrée par nos meurs. Au demeurant ce que nous appellons ordinairement amis et amitez ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy ie parle, elles se meslent et se confondent l'vn'en l'autre d'vn melange si vniuersel, qu'elles effacent et ne retrouuent plus la couture qui les a iointes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peut exprimer, il y a ce semble au dela de tout mon discours, et de ce que i'en puis dire, ie ne sçay qu'elle force diuine et fatale mediatrice de cête vnion. Ce n'est

pas vne particuliere consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille. C'est ie ne sçay quelle quint'essence de tout ce melange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne. Je dis perdre a la verité, ne luy reseruant rien qui luy fut propre ne qui fut sien. Quand Lælius en presence des Consuls Romains, lesquels apres la condamnation de Tiberius Gracchus poursuyuoient tous ceux qui auoient esté de son intelligence, vint a s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eut voulu faire pour luy, et qu'il eut respondu, toutes choses. Comment toutes choses, suiuit il, et quoy s'il t'eut commandé de mettre le feu en nos temples? Il ne me l'eut iamais commandé, replica Blossius: mais s'il l'eut fait? adiouta Lælius: i'y eusse obey, respondit il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'auoit que faire d'offenser les consulz par cete derniere et hardie confession: et ne se deuoit départir de l'assurance qu'il auoit de la volonté de Gracchus de laquelle il se pouuoit respondre comme de la sienne, mais toutesfois ceux, qui accusent cete responce comme sedicieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche et par puissance et par connoissance. Et qu'ainsi sa responce ne sonne non plus que feroit la mienne a qui s'enquerroit a moy de cete façon. Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille la tueries vous, et que ie l'accordasse? Car cela ne porte nul tesmoignage de consentement a ce faire, par ce que ie ne suis en nul doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'vn tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la

certitude que i'ay des intentions et iugemens du mien : nulle de ses actions ne me sçaroit estre presentée quelque visage qu'elle eut, que ie n'en trouuasse incontinent le vray resort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble : elles se sont considerées d'vne si ardante affection, et de pareille affection descouertes iusques au fin fond des entrailles l'vne a l'autre : que non seulement ie connoissoi la siene comme la mienne, mais ie me fusse certainement plus volontiers fié a luy de moy qu'a moy mesme. Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitiés communes : car i'en ay autant de connoissance qu'vn autre, et des plus parfaites de leur genre. En ce noble commerce les offices et les bienfaits nourrissiers des autres amitiés ne meritent pas seulement d'estre mis en conte. Cête confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit nulle augmentation, pour le secours que ie me donne au besoin, quoy que dient les Stoiciens, et comme ie ne me sçay nul gré du service que ie me fay : aussi l'vnion de telz amis estant veritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels deuoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces motz de diuision et de difference, comme, bien fait, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, iugemens, biens, femmes, enfans, honneur, et vie. Ils ne se peuuent ny prester ny donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cête diuine liaison, defendent les donations entre le mary et la fame, voulant inferer par la que tout doit estre a chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien a diuiser et partir ensemble. Si en l'amitié, de quoy ie parle, l'vn pouuoit

donner a l'autre, ce seroit celuy qui receuroit le bien fait qui obligeroit son compagnon. Car cherchant l'un et l'autre plus que toute autre chose de s'entrebienfaire, celui qui en prête la matiere et l'occasion, c'est celuy la qui fait l'honeste et le courtois, donnant ce contentement a son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, i'en reciteray vn antien exemple qu'y est singulierement propre. Eudamidas Corinthien auoit deux amis, Charixenus Sycionien, et Aretheus Corinthien: venant a mourir estant pauvre et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament: ie legue a Aretheus de nourrir ma mere et l'entretenir en sa viellesse: a Charixenus de marier ma fille et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra. Et au cas que l'un d'eux vienne a defaillir ie substitue en sa part celuy, qui suruiura. Ceux qui premiers virent ce testament s'en moquerent: mais ses heritiers en ayant esté aduertis, l'accepterent avec vn singulier contentement. Et l'un d'entre eux Charixenus estant trespasé cinq iours apres, la substitution estant ouuerte en faueur d'Aretheus, il nourrit curieusement cete mere, et de cinq talens qu'il auoit en ses biens il en donna les deux et demy en mariage a vne sienne fille vnique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas: desquelles il fit les nopces en mesme iour. Cet exemple est bien plein, si vne condition en estoit a dire, qui est la multitude d'amys: car cete parfaicte amitié, dequoy ie parle, est indiuisible: chacun se donne si entier a son amy, qu'il ne luy reste rien a departir ailleurs. Au rebours il est marri qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volonte pour les conferer toutes a ce subiet. Les

amitez communes on les peut departir, on peut aymer en cetuy cy la beauté, en cet autre la facilité de ses meurs, en l'autre la liberalité, en celui la la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste: mais cete amitié, qui possede l'ame et la regente en toute souueraineté il est impossible qu'elle soit double. Le demeurant de cete histoire conuient tresbien a ce que ie disois: car Eudamidas donne pour grace et pour faueur a ses amis de les employer a son besoin: il les laisse heritiers de cete sienne liberalité, qui consiste a leur mettre en main les moiens de luy bien faire. Et sans doute la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celui d'Aretheus. Somme ce sont effectz inimaginables, a qui n'en a gousté. Et tout ainsi que celui qui fut rencontré a cheuauchons sur vn baton se ioüant avec ses enfans priat celui qui l'y surprint, de n'en rien dire iusques a ce qu'il fut pere luy mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame le rendroit iuge equitable d'vne telle action: ie souhaiterois aussi parler a des gens qui eussent essayé ce que ie dis. Mais sçachant combien c'est chose eslongnée du commun vsage qu'vne telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attens pas d'en trouuer nul bon iuge. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect me semblent laches au pris du goust que i'en ay. Et en ce seul point les effectz surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim iucundo sanus amico.

L'antien Menander disoit celui-la heureux, qui auoit peu rencontrer seulement l'ombre d'vn ami: il auoit certes raison de le dire, mesme s'il en auoit tasté: car a la verité si ie compare tout le reste de ma vie, quoy que

par la grace de Dieu ie l'aye passée douce, aisée, et sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction poissante, pleine de contentement et de tranquillité d'esprit, ayant prins en paiement mes commodités naturelles et origineles sans en rechercher d'autres. Si ie la compare dis-ie toute aux quatre ou cinq années qu'il m'a esté donné de iouïr de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse, depuis le iour que ie le perdi

quem semper acerbum

Semper honoratum (sic dii voluistis)

habebo,

ie ne fay que trainer languissant, et les plaisirs mesmes qui se offrent a moy, au lieu de me consoler me redoublent le regret de sa perte. Nous estions a moitié de tout. Il me semble que ie luy desrobe sa part,

Nec fas esse vlla me voluptate hic frui

Decreui, tantisper dum ille abest meus particeps.

I'estois des-ia si faict et accoustumé a estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'a demy: il n'est action ou imagination, ou ie ne le trouue a dire, comme si eut il bien faict a moy: car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisoit il au deuoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus

Tam chari capitis ?

O misero frater adempte mihi :

Omnia tecum vna perierunt gaudia nostra

Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater

Tecum vna tota est nostra sepulta anima,

Cuius ego interitu tota de mente fugavi

Hæc studia, atq; omnes delicias animi

*Alloquar ? audiero nunquam tua verba loquentem,
Nunquam ego te, vita frater amabilior
Aspiciam posthac ? at certe semper amabo.*
Mais oions vn peu parler ce garson de dixhuict ans.

* * *

Parce que i'ay trouué que cet ouurage esté depuis mis en lumiere et a mauuaise fin, par ceux qui cherchent a troubler et changer l'estat de nostre police sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont melé a d'autres escrits de leur farine ie me suis dedit de le loger icy. Et affin que la memoire de l'auteur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont peu connoistre de pres ses opinions et ses actions : ie les aduise que ce subiect fut traité par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroits des liures. Je ne fay nul doubte qu'il ne creut ce qu'il escriuoit : car il estoit asses conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se iouant, et sçay d'auantage que s'il eut eu a choisir il eut mieux aymé estre nay a Venise qu'a Sarlac, mais il auoit vn'autre maxime souuerainement empreinte en son ame, d'obeir et de se soubmettre tres-religieusement aus loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut iamais vn meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de sa patrie, ny plus ennemy des remuemens et nouuelletez de son temps : il eut bien plustost employé sa suffisance a les esteindre que a leur fournir dequoi les emouuoir dauantage : il auoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux cy. Or en eschange de cet ouurage serieux i'en substitueray vn autre produit en cete mesme saison de son aage plus gaillard et plus enioüé, ce sont vint et

neuf sonnets que le sieur de Poiferré homme d'affaires et d'entendement, qui le connoissoit longtems auant moy a retrouué par fortune ches luy parmy quelques autres papiers, et me les vient d'enuoier, dequoy ie luy suis tres-obligé, et souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escrits par cy par la en fissent de mesmes.

Chap. vinthuitiesme.
*Vingt neuf sonnetz d'Estienne de la Boëtie
a Madame de Grammont contesse de Guisen.*

Madame ie ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est des-ia vostre, ou par ce que ie n'y trouue rien digne de vous. Mais i'ay voulu que ces vers en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur fera d'auoir pour guide cete grande Corisandre d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France, qui iugent mieus et se seruent plus a propos que vous de la poësie : et puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre viue et animée, comme vous faites par ces beaux et riches accords dequoy parmi vn milion d'autres beautés nature vous a estrenée, Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez : car vous serez de mon aduis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'inuention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'vne plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie, dequoy vous n'auez que le reste de ce que pieça i'en ay fait imprimer sous le nom de monsieur de Foix votre bon parent : car certes ceus cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant : comme il les fit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'vne belle et noble ardeur que ie vous diray, Madame, vn iour a l'oreille. Les autres furent faitz despuis comme il estoit a la poursuite de son mariage, en faueur de sa fame, et sentent des-ia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceux qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs : comme elle fait en vn subiect folatre et des-reglé.

